PHILOSOPHIE ET PROBLÈMES CONTEMPORAINS

Jacques LARIVIÈRE

# *LA RÉFORME de l'Enseignement de la PHILOSOPHIE EN FRANCE*

*6e édition*

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITÉ LAVAL

MCMXLV
ÉDITIONS FIDES
MONTRÉAL

1.25

# La Réforme de l'Enseignement de la Philosophie en France

Jacques LARIVIÈRE

BIBLIOTHÈQUE
7214
ÉCOLE DE COMMERCE DE QUÉBEC

# *LA RÉFORME de l'Enseignement de la PHILOSOPHIE EN FRANCE*

Ce volume n'est plus la propriété de
la bibliothèque de l'Université Laval

*6e édition*

BIBLIOTHÈQUE
UNIVERSITÉ LAVAL

1945

PHILOSOPHIE ET PROBLÈMES CONTEMPORAINS
5
FIDES • 3425, rue Saint-Denis • MONTRÉAL

À tous les vrais Français,
*ceux qui gardent le culte de la vérité.*

*Tous droits réservés*

# TABLE DES MATIÈRES


INTRODUCTION ..... 13

I. — Prééminence de la philosophie, par sa nature, son but, son importance, sa difficulté, son objet ... 15

*PREMIÈRE PARTIE*

CRITIQUE

II. — LE PROGRAMME ..... 21
*a*) But de la classe de philosophie ..... 23
*b*) Méthode de l'enseignement en général ... 23

Profanation de l'enseignement de la philosophie 26
1er grief : *âge trop précoce* ..... 27
2e — *trop peu de temps* ..... 28
3e — *fatras de matières* ..... 28
4e — *omission de l'étude des principes* 30
5e — *présentation simultanée de plusieurs systèmes* ..... 33

III. — LES CONSÉQUENCES ..... 39
*Au point de vue intellectuel* ..... 39
*Au point de vue moral* ..... 48

IV. — LES AUTEURS ..... 53
*Intentions et responsabilité* ..... 53



Ecole Supérieure de Commerce
Québec

# TABLE DES MATIÈRES


INTRODUCTION ..... 13

I. — Prééminence de la philosophie, par sa nature, son but, son importance, sa difficulté, son objet ... 15

*PREMIÈRE PARTIE*

CRITIQUE

II. — LE PROGRAMME ..... 21
*a*) But de la classe de philosophie ..... 23
*b*) Méthode de l'enseignement en général ... 23

Profanation de l'enseignement de la philosophie 26
1er grief : *âge trop précoce* ..... 27
2e — *trop peu de temps* ..... 28
3e — *fatras de matières* ..... 28
4e — *omission de l'étude des principes* 30
5e — *présentation simultanée de plusieurs systèmes* ..... 33

III. — LES CONSÉQUENCES ..... 39
*Au point de vue intellectuel* ..... 39
*Au point de vue moral* ..... 48

IV. — LES AUTEURS ..... 53
*Intentions et responsabilité* ..... 53



École Supérieure de Commerce
Québec

V. — LES DOCTRINES ..... 71
Descartes ..... 71
Bergson ..... 78
M. Blondel ..... 84
*Influence et résultats* ..... 87

*DEUXIÈME PARTIE*

## — RÉFORMES NÉCESSAIRES

VI. — Solution fausse, solutions partielles ..... 95
VII. — La réforme du programme ..... 105
VIII. — La réforme au point de vue de la doctrine .... 113
IX. — Qui peut et doit réaliser ces réformes ? ..... 123
POSTFACE ..... 131

# INTRODUCTION

En France, toutes les personnes que préoccupe le problème de la restauration nationale, s'accordent à déplorer l'absence de chefs dans tous les domaines.

Mais comment expliquer cette absence de chefs ? Quelle en est la cause ?

Les uns accusent l'abondance des occupations, la vitesse avec laquelle il faut tout expédier, l'énervement, et l'impossibilité de se réserver, chaque jour, quelques instants pour la réflexion personnelle.

Tout en admettant la valeur de cette explication, nous croyons, pour notre part, que le problème est plus grave et le mal plus profond.

La cause profonde de toutes les lacunes et de toutes les déviations qui ont conduit le pays à la ruine intellectuelle et morale, puis à la défaite, est, chez beaucoup, le manque de formation philosophique, voire chez la plupart, surtout chez les personnes cultivées qui avaient mission de guider par des idées justes, LA DÉFORMATION DE L'ESPRIT PAR L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE.

*
* *

Beaucoup peut-être seront surpris de cette affirmation. Parce qu'ils ignorent les méthodes d'enseignement

en vigueur dans les pays étrangers, parce qu'ils n'ont pas connu d'autre enseignement de la philosophie que celui de notre philosophie universitaire, et que leur esprit en a été marqué jadis, cette accusation leur semblera ou paradoxale ou exagérée. Qu'ils veuillent bien lire ces remarques avec les sentiments qui nous ont poussé à les écrire : l'amour de la vérité et de la France.

Cette étude n'est pas uniquement d'ordre négatif. Après avoir rappelé l'importance vitale de la saine philosophie, nous dénonçons, dans une première partie critique, les lacunes et les éléments nocifs que comportent l'organisation du programme et les doctrines inscrites à ce même programme de la classe de philosophie.

La seconde partie est constructive. Elle présente un plan de réforme complète de l'enseignement de la philosophie au double point de vue du programme et de la doctrine. Avec la réalisation de cette réforme, nous aurions, croyons-nous, à l'opposé de ce qui se fait depuis quarante ans, un enseignement de la philosophie qui, loin de donner la mort à la France, serait le gage certain de sa santé et de sa vigueur intellectuelle et morale, et aussi de son rayonnement et de son apostolat dans le monde.

CHAPITRE I

# PRÉÉMINENCE DE LA PHILOSOPHIE

## NATURE ET BUT

Pourquoi l'enseignement de la philosophie à la fin des études secondaires ? De quoi s'agit-il ? Quel bien la philosophie doit-elle procurer aux jeunes qui en étudient les éléments ?

En leur apprenant à juger de toutes choses par les causes les plus éloignées, par les premiers principes, la philosophie (mais seulement la philosophie digne de ce nom) veut les doter d'un instrument précieux qui leur permette de discerner la vérité de l'erreur, d'un moyen pour découvrir le faux qui se cache sous les apparences du vrai. Non seulement elle veut répondre à la question de Pilate, des sceptiques et des pusillanimes : « Qu'est-ce que la vérité ? », elle prétend encore aider tous les hommes, les empêcher de devenir la victime du mensonge, du doute et de l'erreur, en leur indiquant où est la vérité. Leur intelligence doit s'en nourrir, leur vie doit être éclairée et guidée par sa lumière.

Par le rôle qu'elle doit jouer dans la vie de la personne et de la Cité, la philosophie l'emporte sur toutes

les sciences de l'ordre naturel. Elle les domine, les pénètre et les dirige toutes.

Pour être bien compris, précisons que le mot « science » ne devrait pas être réservé aux sciences expérimentales et mathématiques. Une science est un ensemble de conclusions qu'obtient l'esprit humain en examinant un objet, concret ou abstrait, sous un angle donné.

On comprendra mieux cette définition en voyant, au paragraphe suivant, la hiérarchie des sciences selon les différents degrés d'abstraction. On comprendra aussi pourquoi la philosophie fut longtemps appelée, à cause de son importance et de sa dignité par rapport aux autres disciplines, « la reine des sciences ».

## DIFFICULTÉ

La difficulté pour la comprendre et s'en pénétrer, est proportionnée à sa sublimité.

Avec les sciences dites naturelles, telles que la physique, la chimie, la botanique, etc., on travaille sans cesse sur un objet concret et sensible. Avec les sciences mathématiques, arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie, calcul intégral et différentiel, etc., on traite d'un objet moins concret ; on entre dans le deuxième



degré d'abstraction, mais le raisonnement est encore facilité par des démonstrations de calculs et de figures.

La philosophie est du troisième degré d'abstraction. L'objet de cette science, l'être, considéré non plus sous l'angle de ses qualités physico-chimiques ou mathématiques, mais sous le rapport de ses causes les plus éloignées (matérielle, formelle, efficiente et finale), n'a rien de concret. La philosophie nous conduit dans le domaine de l'abstraction. Elle est, au vrai sens du mot, une science métaphysique ; elle plane bien haut au-dessus des sciences physiques et mathématiques. À degré égal de dispositions pour ces différentes sciences, la philosophie est, sans contredit et de beaucoup, la plus difficile de toutes.

## OBJET

Un autre élément de la philosophie commande encore le respect et l'effort : c'est l'amplitude de son objet.

Quoi de plus vaste que l'être ? Il ne s'agit plus, en philosophie, d'examiner telle catégorie de propriétés déterminées dans telle catégorie particulière d'êtres. La philosophie ne s'occupe pas des phénomènes des êtres ; elle étudie l'être en tant qu'être. Elle scrute,

non les causes immédiates de telle réaction, ou les propriétés, mais les causes les plus éloignées, soit, d'une part, les éléments constitutifs ou causes intrinsèques de l'être (matière et forme), et, d'autre part, ses causes extrinsèques : la cause efficiente (que l'on désigne lorsqu'on parle tout simplement de la cause d'une chose), et la cause finale (qui donne à chaque être la raison de son agir et sa destination).

## DIVISION

C'est d'après ces principes que tous les grands philosophes de la Grèce antique et du Moyen Âge distinguaient les différents chapitres de la philosophie.

À la base, se place la partie la plus difficile, la plus abstraite, la partie fondamentale et essentielle de la philosophie : la science de l'être, ou Ontologie.

C'est en Ontologie que l'étude des principes de l'être nous révèle la constitution de l'être créé. Chez l'être qui n'a pas toujours existé et qui est susceptible de se perfectionner, l'on trouve composition de puissance et d'acte, d'essence et d'existence. Cette même étude nous conduit à la distinction entre l'être contingent et l'Être nécessaire. L'être contingent n'a pas en lui-même sa raison d'être, il pourrait ne pas être, il



peut n'être que possible. Quel qu'il soit, pour exister et agir, pour passer de la puissance à l'acte, et pour être maintenu dans l'existence, il dépend, de la façon la plus absolue, de l'Être qui n'est qu'Acte pur.

L'application de ces principes généraux de l'être à l'ensemble des êtres qui nous environnent, au monde corporel, ou, pour mieux dire, au théâtre de notre activité, constitue la Cosmologie. L'étude de l'homme, considéré dans son élément formel, l'étude de notre activité psychique, à l'aide des mêmes principes, s'appelle la Psychologie.

En scrutant l'énigme de son théâtre d'opération et de sa propre nature, le philosophe a cherché, en plus des causes matérielle et formelle du monde et de l'homme, les causes efficiente et finale les plus éloignées. C'est la Théodicée, ou théologie naturelle, qui étudie l'Être suprême, l'Être par excellence, Dieu, premier principe et fin ultime de tout être.

Il reste un dernier chapitre. Des quatre causes de l'être, la cause finale est la plus importante. C'est la finalité de chaque être qui lui confère sa raison d'être, et c'est l'obtention de sa fin ultime qui lui procure sa perfection. Le philosophe s'est demandé comment l'homme peut s'éloigner ou se rapprocher de sa fin ultime, Dieu, qui lui donnera, avec la perfection de

son être, la satisfaction des aspirations les plus profondes de toutes ses facultés et la béatitude parfaite. La réponse à cette question indique l'activité morale de l'homme, qui fait l'objet de l'Éthique, ou Morale.

Voilà les cinq chapitres fondamentaux de la Philosophie : Ontologie, Cosmologie, Psychologie, Théodicée et Morale.

Pour faciliter les recherches de la raison à travers ces chapitres, et pour assurer au maximum la découverte de la vérité, les philosophes ont étudié, dans un chapitre préliminaire, appelé Logique, les principes du bon fonctionnement de la raison. Puis, pour établir contre les sceptiques, les subjectivistes, les positivistes, etc., la certitude et la vérité objective de leurs conclusions, dont l'ensemble constitue un système, ils ont édifié l'Apologétique de leur système philosophique dans un chapitre appelé Critique de la connaissance.

*PREMIÈRE PARTIE*

# CRITIQUE

## LE PROGRAMME — LES DOCTRINES

CHAPITRE II

# LE PROGRAMME

## BUT DE LA CLASSE DE PHILOSOPHIE

L'enseignement de la philosophie, au terme des études secondaires, ne peut être, comme celui de toutes les matières que comporte ce cycle, qu'un enseignement élémentaire. Mais, comme tout le cours secondaire qu'il couronne, il doit tendre, non à spécialiser les jeunes — c'est le but de l'enseignement supérieur de l'Université —, mais à leur ouvrir des horizons, à développer l' « humanisme » de leur être, leur élargir (dans le bon sens du mot) l'esprit en les aidant à juger d'une chose d'après ses différents aspects, en les formant, en les entraînant à la recherche et à la découverte de la vérité.

## MÉTHODE DE L'ENSEIGNEMENT EN GÉNÉRAL

En chimie, en littérature, en mathématiques, etc., sans vouloir spécialiser les jeunes du cours secondaire, on a senti le besoin, afin de leur inculquer la formation initiale, de leur expliquer d'abord les principes

fondamentaux de ces disciplines, puis de leur en faire étudier les différentes parties. Parce qu'on a voulu délier et ouvrir l'esprit par les sciences naturelles et les mathématiques, on a jugé nécessaire, d'abord :

*a*) de consacrer un temps convenable à l'étude de ces sciences — en fait, elle se poursuit durant les sept années du cours secondaire —, puis

*b*) de ne pas perdre ce temps précieux à faire apprendre, dès le début, à des élèves qu'il s'agit d'initier, l'histoire des différents systèmes (vrais et faux) qui pourraient avoir été soutenus au cours des siècles. Si l'on procédait de cette façon,

*c*) l'on se garderait bien, après avoir exposé des systèmes contradictoires, de laisser l'élève sous l'impression qu'ils sont également vrais, et qu'il n'y a aucun avantage ni aucun inconvénient pour lui de choisir l'un plutôt que tel autre. Pour l'enseignement de ces sciences,

*d*) on a eu soin surtout d'expliquer très bien les principes aux élèves avant d'exiger de leur part l'application de ces principes aux problèmes. La crainte pour le professeur de perdre tout son prestige devant les élèves, aurait fait éviter, s'il avait été tenté de le faire, de procéder autrement, surtout de leur demander la solution de problèmes par l'application de principes



qu'il ne leur aurait pas fait connaître ou qu'il aurait omis d'expliquer.

## ET LA PHILOSOPHIE ?

Doit-on juger moins importante l'étude, même élémentaire de la philosophie ? Peut-on la traiter avec moins de respect, ou en mésestimer l'utilité, en méconnaître la nécessité ? La philosophie, avons-nous dit, l'emporte sur toutes les disciplines, dont elle est la reine, et par l'amplitude de son objet, et par le rôle qu'elle doit jouer dans la vie de la personne et de la Cité. Elle veut répondre à la double question : Qu'est-ce que la vérité ? Où est la vérité ? L'homme de bonne volonté, l'homme sincère qui « ne pèche pas contre la lumière », demande à la philosophie de lui donner les réponses dont il a besoin pour satisfaire son intelligence, pour éclairer et guider sa vie.

Ces deux questions font le tourment le plus cruel de tous les hommes droits. Tous réclament la réponse certaine et vraie, surtout à l'heure actuelle où, à la suite et en conséquence nécessaire de tous les bouleversements philosophiques, nous vivons sous le règne de l'équivoque, de l'incertitude générale, voire de l'erreur et du mensonge. Ces questions sont d'une im-

portance vitale ; elles sont trop graves pour que nous refusions d'aider les jeunes d'aujourd'hui, les hommes de demain, à trouver la réponse.

« Ce serait une grande illusion de croire qu'un chef peut gouverner, peut prendre et conserver la direction des cœurs et des volontés, s'il n'a pas celle des esprits ». Par ailleurs, la corruption de l'esprit chez les sujets, non seulement est à l'origine de la corruption morale et de toutes les déchéances, elle en est la cause directe et nécessaire. La vie du pays dépend de la lumière de la vérité. « La pensée n'est pas tout, écrit le R. P. Sertillanges ; mais elle vient en tête. »

## PROFANATION DE L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE

Et cependant — chose incroyable si elle n'était une réalité, un fait douloureux et lourd de conséquences douloureuses — l'enseignement de la philosophie, tel qu'il se fait depuis quarante ans, semble bien avoir été organisé (à qui la faute ?) dans le but précis de ne laisser aux jeunes aucune formation, sinon de les déformer.

Un simple examen des faits nous fournit matière à cinq griefs très graves.



### *1er grief : âge trop précoce*

On doit déplorer d'abord que les jeunes abordent l'étude de la philosophie à un âge trop précoce, sans avoir la maturité d'esprit suffisante. Peuvent-ils à seize ans saisir toute une série d'idées abstraites ? Peut-on, alors que leur imagination est en pleine effervescence, les astreindre, avec quelque espoir de succès, à la spéculation métaphysique ? Les jeunes, en fait, suppléent à cette impuissance par un effort presqu'exclusif de leur mémoire. Les fruits — si fruits il y a — « ne passent pas la promesse des fleurs ».

Quand on demande l'explication de cet âge si précoce, la réponse est vite donnée : « Mais il y a une limite d'âge pour l'entrée aux grandes Écoles ». — D'accord, mais je pense bien que les personnes responsables qui ont fixé cet âge limite pour les grandes Écoles, étaient celles-là même qui présidaient à l'organisation de l'enseignement à tous les degrés. C'est d'elles surtout que l'on doit exiger qu'elles pèsent l'importance de la philosophie, et qu'elles en organisent l'étude élémentaire, dont la plupart de nos élèves devront se contenter pour la vie, de façon à assurer les fruits les meilleurs et les plus durables.

### *2e grief : trop peu de temps*

Mais l'on doit formuler un grief plus grave : si, au moins, on accordait à cette étude un temps convenable !

Les sciences naturelles, la littérature, les mathématiques, etc., sont enseignées à raison de plusieurs heures par semaine pendant cinq, six ans, et même davantage. Quant à la philosophie, la plus noble, la plus nécessaire et aussi la plus difficile de toutes les sciences, on ne lui accorde qu'une année à raison de neuf heures par semaine. La Reine des sciences ! La pauvre, elle prend figure de Cendrillon.

Non, c'est le double de temps que cet enseignement exige. Qu'on laisse l'étude de la philosophie à la fin du cours secondaire ; mais que l'on comprenne la nécessité d'y consacrer deux ans. Une seule année est vraiment trop peu ; à peine les jeunes ont-ils le temps de se mettre dans l'ambiance de cette discipline austère.

### *3e grief : fatras de matières*

Si, au moins, le programme de cette seule année, était réservé à la seule étude des sciences des différents degrés que nous avons signalés plus haut.

Pourquoi ne pas distinguer nettement cours de



lettres, et cours de sciences ? Le cours de lettres irait de la VIe à la Ire, et comprendrait, par manière de distraction, les rudiments des sciences dites naturelles et des mathématiques ; le cours de sciences, réparti sur les deux années de philosophie, ne porterait que sur les sciences, naturelles, mathématiques et métaphysique. Il y aurait beaucoup plus d'unité, et l'atmosphère de la classe, créée par les différentes matières du cours, en faciliterait notablement l'étude.

L'année actuelle de philosophie présente l'aspect d'une macédoine innombrable où se rencontrent, presque dans la même bouchée, des éléments sucrés et d'autres vinaigrés. Les nombreux satellites de la Reine des sciences ont aussi peu de ressemblance avec celle-ci que n'en avaient les sept nains avec Blanche-Neige. Quelle facilité d'adaptation ne suppose-t-on pas aux jeunes élèves pour les faire voyager, dans la même journée, de la philosophie et des mathématiques à la géographie et à l'histoire, en passant par l'anglais et l'allemand ! Dans ce fatras de matières, la philosophie est noyée, et les jeunes esprits sont complètement perdus et exténués.

« N'est-il pas manifeste, écrit M. Jules Payot, que nos programmes avec leur entassement de matières hétéroclites, avec la hâte trépidante qu'ils imposent aux

professeurs et aux élèves, sont directement contraires à toute méthode fructueuse ? Ils donnent aux enfants des habitudes de travail bâclé, et détruisent en eux tout essai d'énergie mentale » [1].

### *4e grief : omission de l'étude des principes*

Si, au moins, pour le peu de philosophie que l'on fait, l'on avait soin, comme pour les autres disciplines, de procéder d'une façon rationnelle ! A-t-on songé à commencer par l'explication des principes fondamentaux de l'Ontologie, avant de faire devant les élèves ou de leur demander l'application de ces mêmes principes au monde, à l'âme, à Dieu ?

Il faudrait au moins, au début, pour initier les jeunes et les élever à la métaphysique, donner une juste idée de la raison naturelle et de ses principes premiers, de leur subordination : principe de contradiction ou d'identité, principe de raison d'être, de causalité efficiente, de finalité. Ces principes éclairent tout, et l'on voit de mieux en mieux, au fur et à mesure de leur constante application, qu'ils sont non seulement les premières lois de la pensée, mais celles du réel.

1. *La faillite de l'enseignement*, J. Payot (Alcan, 1937), p. 69.



En fait, on procède au rebours du bon sens. Le programme officiel du baccalauréat impose, après une notion brève de la philosophie, la psychologie, la logique, la morale, puis un très court chapitre de philosophie générale ou métaphysique. Non seulement ce chapitre vient en dernier lieu et tient, dans le cours, la dernière place au point de vue du temps et de l'importance qu'on lui accorde, mais encore on l'a divisé en deux parties : la première, que l'on appelle ontologie, signale les principes rationnels, puis présente la critique de la connaissance ; la seconde partie comprend la cosmologie, la psychologie dite rationnelle (par opposition à la première qui est toute expérimentale), et la théodicée. Quant au rang que tient dans l'enseignement supérieur de l'Université cette métaphysique, appelée philosophie générale, il n'est guère plus enviable : une heure sur trente-cinq par semaine. Mais contentons-nous d'examiner la formation première que donne l'enseignement secondaire.

La place faite aux principes est nulle. L'édifice philosophique croule, faute de base. La Reine des sciences est décapitée, et les pauvres jeunes auront bien du mal à appliquer justement à l'étude du monde ou de l'âme, des principes qu'ils ignoreront toujours. Dans leur

candeur naïve, ils n'aperçoivent ni l'omission dont ils sont victimes, ni ses conséquences.

Voici un groupe d'élèves de philosophie remarquables par leur intelligence et leur ardeur au travail. Ils viennent de subir un « petit bachot » (autre signe de notre déformation et de notre décadence), et se réjouissent déjà à l'espoir d'une bonne note. « Quel sujet avez-vous traité ? — « Y a-t-il une différence entre les sciences naturelles et les sciences morales ? » — Et vous êtes satisfaits de votre dissertation ? — Oh oui. — Eh bien, dites-moi, qu'est-ce qu'une science morale ? — Ah, je ne l'ai pas dit, répond l'un ; moi, non plus, ajoute un autre, etc., et tous de s'écrier : Mais il fallait donc définir ? ». Ces jeunes, victimes du programme et de la méthode de l'enseignement de la philosophie, montraient que, pour n'avoir pas étudié les principes fondamentaux de l'ontologie, ils n'avaient pas acquis de formation philosophique. Ils oubliaient et ils oublieront encore de se demander : Qu'est-ce que c'est ? ou : De quoi s'agit-il ?

En juillet 1942, les candidats au baccalauréat de l'Académie de Lyon ne surent que dire sur le sujet suivant : « Optimisme et pessimisme ». S'ils avaient eu le privilège d'être entraînés à examiner ou à juger les choses par leurs principes les plus éloignés, par



leurs quatre causes (formelle, matérielle, efficiente et finale), ils auraient essayé de donner de ces termes au moins une définition étymologique, puis de rechercher les personnes en qui on trouve l'optimisme ou le pessimisme, les différents facteurs desquels ils découlent, et les conséquences heureuses ou fâcheuses qu'ils entraînent. Ils auraient pu ainsi écrire des choses sensées, et ils auraient montré qu'à l'aide d'une formation philosophique élémentaire, on a bien des chances de porter un jugement sain.

Hélas ! pour procéder au rebours du bon sens dans l'enseignement de la philosophie, l'on travaille en pure perte ; on ne laisse dans l'esprit des jeunes aucune formation.

### *5e grief : présentation simultanée de plusieurs systèmes*

Si, au moins, à l'occasion de la psychologie, de la logique, de la morale, etc., en faisant à l'étude de l'âme, de la raison, de l'activité humaine, l'application des principes supposés connus de l'ontologie, l'on avait soin d'expliquer tant soit peu chaque principe, de montrer ainsi où est la vérité, et d'entraîner à la recherche de la vérité ! Nous sommes obligés ici de constater l'erreur la plus grave et la plus pernicieuse dans ses conséquences.

Non seulement les principes ne sont pas expliqués, mais l'on présente à la fois et sur le même pied — ainsi l'exige le souci de l'égalité, de la neutralité — plusieurs systèmes différents et même contradictoires. « Si l'enseignement n'était que stérile ! ». Malheureusement, on doit le constater, il est profondément déformateur.

L'on remarque d'abord que la psychologie est presqu'entièrement une psychologie expérimentale et matérialiste. La part de la physiologie y est très grande. C'est une psychologie de laboratoire, basée sur des tests, qui laisse l'impression que l'intelligence réside dans telle partie du cerveau, que toute l'activité spirituelle de l'âme peut être enregistrée et contrôlée par des appareils mécaniques. La logique est moins l'étude des règles du bon fonctionnement de la raison qui recherche la vérité, que de longs et obscurs exposés sur les différentes méthodes des sciences. Quant à la morale, s'il n'y a que cette morale naturelle, si l'on n'a pas eu soin d'en montrer le fondement dans les rapports essentiels de l'être humain avec l'Être suprême, dont traite la théodicée, elle demeure de nul effet. Elle apparaît plutôt comme le fruit de l'imagination, que comme l'ensemble des obligations absolues qui découlent de l'essence même de l'être.

Surtout, l'on constate que chaque thèse est présentée, non d'après un enchaînement rigoureux de principes, mais comme une collection des différentes solutions, vraies ou fausses, qui ont été formulées sur ce point au cours des siècles. Ainsi, par exemple, pour l'explication du génie, on développera parallèlement la théorie physiologique, celle de l'École sociologique, et la théorie psychologique. Pour étudier la nature du plaisir, on examinera la position des intellectualistes, la théorie physiologique, et la théorie de l'activité. Et afin de mettre le comble à la confusion, on citera, dans le premier groupe, trois opinions différentes, celles de Descartes, de Leibniz et de Herbart, et, en guise de discussion qui voudrait avoir l'apparence d'un choix ou d'une synthèse, on rappellera d'autres opinions encore différentes, celles d'Épictète et de Maeterlinck. La seconde théorie, dite physiologique, est illustrée par les affirmations plus que divergentes de Ribot et de W. James, etc. ; suit encore une discussion qui embrouille davantage.



C'est ainsi qu'est présentée la philosophie dans les différents manuels à l'usage des candidats au baccalauréat.

Tout d'abord, le manuel de philosophie de Cuvillier, peut-être le plus répandu dans les lycées, doit être dénoncé comme très dangereux. Le matérialisme et

l'athéisme qu'il débite sans franchise, devraient faire proscrire absolument cet ouvrage de toutes les classes où le professeur a le souci de ne pas pervertir l'intelligence de ses élèves. Malheureusement, comme on le verra plus loin, on est forcé, par l'évidence des faits, de constater que la perversion des esprits est le but précis que l'on a voulu atteindre. Voilà de quoi il s'agit.

Deux autres ouvrages méritent de retenir notre attention en raison de leur diffusion actuelle. Ce sont les traités de M. Baudin (*Psychologie, Introduction à la philosophie, Critique de la connaissance, Morale*), et du R. P. Foulquié (*Précis de philosophie,* 2 vol.).

Ces traités possèdent des qualités qu'il serait injuste de ne pas reconnaître, qualités surtout d'information et de style. Mais pour le fond, ces ouvrages présentent les différentes thèses de la philosophie de la manière décrite plus haut. On remarque de plus, et l'on ne peut s'empêcher de déplorer vivement une prédominance considérable de la psychologie expérimentale, une conception empiriste du savoir, et surtout une incertitude complète quant à l'objet et à la nature de la philosophie.

Pour vouloir donner raison à tous, ils se trouvent, dès le principe, incapables de définir d'une façon précise de quoi il s'agit. Cet éclectisme inacceptable nous laisse dans une ambiguïté, une confusion totale. L'on devrait se rappeler que la vérité a ses droits, que si l'on refuse, parce qu'on ne veut « pas d'histoires », de prendre parti pour elle, on capitule devant les devoirs qu'elle nous impose.



Après avoir éliminé les principes traditionnels de la métaphysique, l'ontologie, « on a remplacé la philosophie par l'histoire de la philosophie. Pis encore, on a voulu une histoire qui fût comme une sorte d'archéologie mentale ou comme un catalogue des erreurs humaines » [2]. Non content de décapiter la Reine des sciences, on a tenu encore à rendre son cadavre complètement méconnaissable.

2. *Pour un ordre catholique.* E. Gilson (Desclée de Brouwer, 1934), p. 47.

CHAPITRE III

# LES CONSÉQUENCES

## AU POINT DE VUE INTELLECTUEL

En refusant de donner aux jeunes la formation philosophique que réclame leur esprit, et en essayant de sauver les apparences, de leur faire croire qu'ils font de la philosophie, on aboutit à un résultat inévitable et désastreux, on les déforme.

L'histoire de la philosophie, la présentation simultanée des divers systèmes philosophiques vrais et faux, suppose un esprit bien formé, un esprit qui, à l'aide de principes solides, puisse discerner l'erreur de la vérité, rejeter celle-là pour retenir celle-ci. L'Église, qui fut la grande éducatrice de l'Europe tant dans le domaine de la philosophie que dans celui de la théologie, l'Église, dans sa sagesse séculaire, a toujours demandé que l'on donnât aux jeunes une synthèse solide et cohérente d'*un* système philosophique à la lumière duquel ils puissent juger des autres. Mais commencer par

l'histoire de la philosophie, donner à un jeune dépourvu de toute formation philosophique, de tout moyen de distinguer la vérité de l'erreur, lui présenter simultanément tout ce qui a été dit de juste et d'insensé au cours des siècles, lui exposer sur le même pied et les erreurs les plus grotesques ou les plus subtiles des faux philosophes et les conclusions certaines des plus grands représentants de l'esprit humain, et cela sans pouvoir, parce qu'on n'en a pas le temps et qu'il faudrait se reporter à des principes qui ont été omis, ni indiquer où se trouve la vérité, ni montrer pourquoi cela est faux et ceci est vrai, voilà le suprême moyen de déformation, de perversion des esprits.

On donne aux jeunes l'impression que la vérité est la chose la plus relative, la moins importante qui soit. Loin d'être tenu, par devoir de dignité humaine et de sincérité, de rechercher passionnément la vérité, à la lumière des principes de la raison, et d'y adhérer, chacun serait libre de prendre telle opinion plutôt que telle autre. Même il pourrait à son tour, comme tous les faux philosophes dont il doit apprendre les énormités, à leur suite et au même titre qu'eux (pourquoi pas ?), inventer de son cru et énoncer telle opinion, puis dire, comme c'est la mode, — mais sans pouvoir en faire la preuve — : « Moi, voilà ce que je pense,



ou, voilà la philosophie que je me suis faite, etc. ». La conséquence immédiate et inévitable de cet enseignement de la philosophie est le libre examen dans le domaine des idées et même du bon sens.

Combien de jeunes gens très intelligents sont amèrement déçus quand ils font connaissance avec la classe de philosophie. La masse « fait bêtement sa philosophie » — il le faut pour le baccalauréat — en attendant avec impatience la fin de l'année. L'élite souffre. Tous y prennent et en emportent une déformation plus ou moins profonde.

Beaucoup y perdent la foi. Quand l'esprit est déformé, comment les vérités de la foi pourraient-elles être acceptées et retenues, et comment la foi elle-même pourrait-elle se greffer sur l'intelligence ? « Si la vérité naturelle a si peu de prix, se disent-ils, comment la vérité *que l'on dit* surnaturelle en aurait-elle davantage ? » Ils sont logiques, mais les organisateurs de cet enseignement portent une terrible responsabilité et devant l'Église et devant l'État.

Combien de professeurs de philosophie dans les lycées ou les Universités devraient, pour se conformer à la doctrine qu'ils enseignent, pour être logiques et conséquents avec eux-mêmes, s'abstenir non seulement

de l'assistance à la messe et des sacrements, mais de toute pratique religieuse.

Tout récemment l'*Osservatore Romano* a publié les comptes-rendus d'une enquête sur la foi dans les milieux cultivés d'Italie. On ferait les mêmes constatations, on aboutirait aux mêmes conclusions, l'on découvrirait les mêmes causes, si une semblable enquête était menée dans les milieux cultivés de France. « Du point de vue général, écrit à ce sujet le R. P. Hyac, Maréchal, O.P., on discerne une vague de scepticisme : on n'adhère pas à la Foi, parce que l'on ne croit pas à la vérité, à la possibilité pour les hommes d'atteindre une vérité objective, immuable, absolue, qui puisse fonder une conception de la vie. D'où vient cela ? Chez les jeunes, de la formation reçue à l'école ; chez les personnes d'âge mûr, du spectacle des divisions entre hommes et de l'écroulement, dans la crise actuelle, de tant de certitudes qui se sont avérées sans fondement » [3].

On a voulu et l'on veut encore, semble-t-il, assurer ce libre examen dans le domaine des idées et du bon sens. Pour mieux y parvenir, on entraîne les jeunes, au moyen de « dissertations philosophiques », à discuter, non d'après les principes de la raison — ils n'ont pas été expliqués —, mais d'après ce qu'ils pensent, soit d'après leur imagination ou leur sensibilité, les propositions, ou les plus profondes, ou les plus creuses, ou les plus sophistiques, des penseurs de l'humanité, ou à discourir sur des problèmes tels que les philosophes les plus avertis osent à peine les aborder. Qu'il suffise, pour s'en persuader, de parcourir la liste des sujets proposés par les différentes Académies au baccalauréat de juin 1942 :

« Expliquer et discuter une des trois assertions suivantes :

1° La perception est une hallucination vraie (Taine) ;

2° Les enfants n'étant pas capables de jugement n'ont pas de véritable mémoire (Rousseau) ;

3° En réalité, la conscience est une conséquence de la personnalité et nullement son constitutif (Dalbiez). (Alger).

« La raison, a-t-on dit, est fille de la cité ». Estimez-vous que les hommes doivent à la vie sociale leur qualité d'êtres raisonnables ? » (Toulouse).

« Si l'enseignement n'était que stérile ! » soupirent

3. *La Croix*, 28 janvier 1943.

le Dr Le Bon [4], M. René Benjamin [5], et M. Jules Payot [6]. Hélas ! non seulement « les élèves ont rompu leur contact avec leur bon sens naturel et sont devenus des impuissants », mais cette éducation présente le danger beaucoup plus sérieux d'inspirer à celui qui l'a reçue un dégoût violent et de la philosophie, et de la société [7].

Le comble de la perversion se trouve dans l'obstination de trop de correcteurs à ne juger de la valeur de la copie, et de l'élève, non d'après son bon sens, sa formation profonde, mais d'après sa facilité à citer le plus grand nombre possible d'auteurs, et de leur donner raison à tous en évitant de définir d'une façon précise ou de critiquer à la lumière de principes rigoureux. Le malheureux élève qui rédigerait sa dissertation d'une façon vraiment philosophique telle qu'indiquée plus haut, verrait par sa note ce qu'il en coûte de penser juste au milieu d'un monde d'où « métaphysique et métaphysiciens ont été chassés et où la Sagesse a cessé d'exister » [8].

4. *Psychologie des foules*, Dr Le Bon (Alcan, 1939), p. 71.
5. *Vérités et rêveries sur l'éducation*, R. Benjamin (Plon, 1941), p. 177.
6. Payot, *op. cit.*, p. 69.
7. *Ibid.*, p. 78.
8. Gilson, *op. cit.*, p. 48.



Et ce sont des sujets de même allure qui sont présentés en dissertation aux élèves dès le début de l'année. Sans leur enseigner aucun principe certain, mais en leur demandant seulement de discourir sur les différentes opinions, on apprend aux jeunes de 17 ans uniquement à ergoter sur les sujets les plus difficiles.

Par cet enseignement de la philosophie, on a développé l'ergotage, on a montré aux hommes à se payer de mots, à employer des termes dont ils ignorent souvent même l'étymologie. Le verbiage, le bagoût, le laïus, les discours creux et vides, le faux intellectualisme, sont les résultats normaux et nécessaires de l'enseignement de la philosophie tel qu'il se donne depuis quarante ans.

Dans son récent ouvrage, *Culture, école, métier,* Henri Charlier nous donne un précieux avertissement : « Défiez-vous, écrit-il, de tous ceux qui, dès l'âge de 17 ans, se mettent à parler de la personne humaine sans avoir jamais obéi et commandé à une vraie personne pour un travail sérieux ; défiez-vous de ceux qui continuent à en parler à 30 et 40 ans sans avoir jamais fait autre chose que d'en parler » [9]. L'on pourrait modifier comme suit, et l'avertissement garderait toute sa

9. *Culture, école, métier,* H. Charlier (Arthaud, 1942).

valeur et sa nécessité : « Défiez-vous de tous ceux qui, dès l'âge de 16 ou 17 ans, se mettent à parler de la personne humaine sans avoir jamais étudié les principes de l'être, mais seulement après avoir rêvé sur les opinions différentes et contradictoires qu'en ont émises les penseurs ; défiez-vous de ceux qui continuent à en parler à 30 et 40 ans sans l'avoir jamais étudiée autrement ».

Un critique littéraire de *La Croix,* M. André Clamens, attaquait le 3 décembre 1942, la structure sophistique de l'ouvrage de M. Anatole de Monzie, qui fut Ministre de l'Instruction Publique en 1925, *Morale et Moralisme.* Nous pouvons déplorer ; nous ne devons pas être surpris. La plus grande partie des erreurs, des sophismes que véhicule la littérature, sont la conséquence nécessaire de la déformation produite par l'enseignement actuel de la philosophie. Et le critique emprunte à Augustin Cochin cette citation très pertinente : « Le moraliste sans foi, le citoyen sans tradition, l'homme sans expérience restent de pauvres gens, exposés à toutes les défaites ». Ajoutons : l'homme, écrivain, orateur, penseur, tous ceux qui ont pour mission de se guider eux-mêmes et de conduire leur pays et le monde par des idées justes, tous ces hommes, s'ils sont dépourvus de principes et déformés



philosophiquement, restent de pauvres gens qui sont exposés et qui exposent avec eux leur entourage et leur pays à toutes les défaites.

Le Maréchal a eu parfaitement raison de nous convier, dès ses premiers appels, « à un redressement intellectuel et moral ». Le mot « intellectuel » est bien à sa place. Il vient en premier lieu. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu' « il n'y a pas de jugement faux sans péché ». Mais nous pouvons affirmer que, les péchés de malice exceptés, la plupart des fautes morales, y compris les péchés de faiblesse, procèdent de l'ignorance ou de l'erreur. C'est d'abord et surtout par l'orgueil, puis par l'erreur de l'intelligence, effet immédiat de l'orgueil, que s'explique le premier péché de l'homme, celui qui est à l'origine de notre ignorance et de toutes nos misères physiques et morales.

Pour assurer le règne de la morale, il faut commencer par éclairer et former l'esprit à la lumière des principes les plus profonds et les plus vrais de l'être (créé et Incréé). Et, s'il ne suffit pas d'enseigner la philosophie véritable pour obtenir de véritables philosophes, il est impossible de ne pas conduire les hommes et le pays aux pires déchéances intellectuelles et morales en s'appliquant à déformer l'esprit des jeunes par

un enseignement de la philosophie tel qu'il se donne depuis quarante ans.

La cause profonde, disions-nous au début, de toutes les lacunes et de toutes les déviations qui ont conduit le pays à la ruine intellectuelle et morale, puis à la défaite, est, chez les personnes cultivées qui avaient mission de guider par des idées justes, le manque de formation philosophique, voire LA DÉFORMATION DE L'ESPRIT PAR L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE.

Voilà pour le programme et ses conséquences dans le domaine intellectuel. Les conséquences au point de vue moral, sont tout aussi déplorables.

## AU POINT DE VUE MORAL

Avec la corruption de l'esprit, la morale a perdu son fondement et a été renversée. S'il n'existe plus aucun système de principes métaphysiques qui règlent l'attitude de l'intelligence par rapport à la vérité, la volonté n'est plus éclairée ni guidée, elle n'a plus de norme à suivre. « L'homme fait la morale de l'homme », c'est-à-dire la morale n'a plus d'objet, ou, plus exactement, elle n'existe plus.

C'est la mode de dire, ou plutôt de répéter, que la France est chrétienne par atavisme, et restera chrétienne



quoi qu'elle fasse. Certains paradoxes de Péguy, que l'on publie sur toutes les feuilles et Revues, impriment dans l'esprit des Français l'idée bien arrêtée que « Dieu ne saurait se passer d'eux », car « ils sont grands même dans leurs péchés ».

Cacher le mal ou refuser d'en admettre l'existence, n'est pas le guérir. Pour le diminuer et l'enrayer, pour arriver à en détruire les causes, il faut avoir la loyauté et le courage de le constater, de le reconnaître et de le déplorer. « Tout va bien, note M. Gilson, tant que les mœurs implantées dans la société par le Christianisme continuent de survivre à la cause qui les engendra. Mais nous atteignons précisément le point où les anciennes vertus chrétiennes, ayant depuis longtemps perdu contact avec leur origine, se corrompent sous nos yeux, où ce sont de « nouvelles mœurs », comme l'on dit, qui s'introduisent, et l'on sait ce que cela veut dire. Cela veut dire, en particulier, qu'un État sans morale devient inévitablement un État sans moralité. C'est ce qu'est devenue la France » [10].

Il y en aurait trop à dire sur les saletés de la littérature, du cinéma et de la radio, la liberté des mœurs, la progression toujours croissante des divorces, de la

10. Gilson, *op. cit.*, p. 53.

dénatalité, des avortements, etc. Notons seulement, d'après les statistiques les plus récentes, que le nombre annuel des divorces est supérieur à 1.000 pour un million d'habitants, c'est-à-dire qu'il dépasse 40.000 pour toute la France [11]. La natalité est passée de plus d'un million en 1870 à 682.000 en 1933 (en baisse de 40.000 sur 1932) pour une population augmentée de 40% [12]. Notons aussi qu'il y a encore annuellement quelque 600.000 avortements. C'est dire que ces pratiques criminelles tuent, chaque année, dans le sein de leur mère, six fois plus d'hommes que la dernière guerre n'en a enlevés à la France. C'est dire aussi que l'excédent des décès sur les naissances, s'il continue, portera la population du pays à 38 millions en 1960, et à 32 millions en 1980 [13].

Ce mépris de la vie physique vient du mépris de la vie de l'esprit et du mépris de la vérité dont elle doit se nourrir. On ne sait plus ce qui est bien, ce qui est mal, parce qu'on ne sait plus ce qui est vrai, ce qui est faux, ou, plus simplement, pour se reporter aux principes fondamentaux de la métaphysique, on ne sait plus ce qui est. La corruption de la morale découle

11. *Traité de philosophie*, R. Jolivet (Vitte, 1942), t. IV, p. 402.
12. *Ibid.*, p. 404.
13. *Ibid.*, p. 413.



directement de la corruption de l'esprit. *Corruptio optimi pessima.* La corruption de l'esprit chez les citoyens, non seulement est à l'origine de la corruption morale et de toutes les déchéances, elle en est la cause directe et nécessaire. La vie du pays dépend de la lumière de la vérité.

CHAPITRE IV

# LES AUTEURS

## INTENTIONS ET RESPONSABILITÉ

Peut-on penser que les auteurs du programme de l'enseignement de la philosophie aient prévu, sinon mesuré, toutes ces conséquences extrêmement funestes qu'il devait entraîner au double point de vue intellectuel et moral ? Pourrait-on croire qu'ils les aient voulues ?

À tout événement, après avoir examiné les faits, il est nécessaire d'en rechercher les causes afin d'aviser aux remèdes efficaces. Nous devons, par conséquent, connaître les auteurs d'un pareil programme, puis essayer de découvrir leurs véritables intentions, de mesurer leur responsabilité.

La simple organisation de ce programme de philosophie, la seule manière de faire, accuse une telle monstruosité, un si profond mépris du bon sens et de la

vérité, que déjà le simple fait de découvrir les sources du mal nous fera trouver en même temps les remèdes nécessaires. Ils doivent être recherchés et connus, parce qu'ils doivent être appliqués.

Il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur la liste des Ministres de l'Instruction Publique de la Troisième République pour trouver déjà une bonne explication. Un très grand nombre d'entre eux étaient des francs-maçons. Beaucoup de Présidents du Conseil, et même de Présidents de la République appartenaient aux Loges.

Est-ce le souci d'assurer la meilleure formation possible de la jeunesse, est-ce plutôt le sectarisme, la haine de la vérité et de la religion, ou l'intérêt, ou encore le simple hasard ou la fantaisie, qui leur a inspiré cette organisation de l'enseignement de la philosophie dont nous venons de voir les graves conséquences ?

Si l'on posait la question par manière de referendum, l'on ne trouverait que bien peu de personnes qui puissent défendre la sincérité des auteurs de ce programme, le souci d'assurer aux jeunes une formation solide.

Beaucoup, par contre, croient que ces hommes ont agi bien simplement d'après leur manière de penser, sans attacher trop d'importance à la teneur de leurs



décrets, et sans s'arrêter à en peser les conséquences. Cette réponse nous semble injurieuse, parce qu'elle méconnaît l'intelligence et l'incontestable souplesse d'esprit de ces Messieurs.

Les résultats, les conséquences funestes que nous déplorons, ils les ont prévus. Ils ont néanmoins voulu et rendu obligatoire ce programme. À quoi donc doit-on attribuer un geste aussi grave ?

Ce que l'on peut affirmer de tous, sans crainte d'exagérer ou d'être injuste, c'est qu'en déterminant et en rendant obligatoire le programme de l'enseignement de la philosophie que nous avons examiné plus haut, ils ont agi par intérêt. Ils occupaient le pouvoir; ils tenaient en mains tous les leviers de commande de la nation française. « Comment s'assurer un long règne ? » Tout homme qui n'est pas animé du désintéressement propre au véritable chef d'État, l'ambitieux surtout qui, enfin, est « arrivé », se pose la question instinctivement et se hâte de découvrir et d'appliquer la réponse.

Si les jeunes avaient été bien formés au véritable esprit philosophique et à l'amour de la vérité, si on les avait entraînés à la recherche de la vérité, et si on les avait dotés d'un instrument précieux qui leur en facilite la découverte, ils se seraient aperçus rapidement du danger que court un pays dont la direction est aban-

donnée à des ennemis déclarés de la lumière et de la vérité. La stabilité, l'intérêt des francs-maçons exigeaient que l'on refusât aux jeunes, aux citoyens de demain, le moyen de découvrir et de signaler ce danger.

Mais qu'il y ait eu aussi du sectarisme, de la haine, positive ou inconsciente, de la vérité et de la lumière, qui est une forme de leur haine de la religion chrétienne, nul n'en doute. Les membres des Loges, qu'il s'agisse des chefs les plus fanatiques, ou de leurs serviles émules, ont pu faire entrer les plus beaux mots dans leur devise ; ils n'ont jamais eu la réputation d'être les enfants de la lumière, ni d'avoir pour mobile constant le souci de rendre témoignage à la vérité ou de favoriser la religion.

Le plus grand nombre de ces malheureux est sans doute autant à plaindre qu'à blâmer. Ils ont cédé à des courants d'idées ou à des meneurs dont ils devenaient une proie facile à cause de leur manque de convictions. Mais, pour s'assurer un long règne d'abord, puis pour accomplir leur œuvre de déchristianisation et d'obscurantisme, la tactique la plus forte qu'ils pouvaient employer et qui assure les résultats les plus profonds et les plus durables, consistait à prendre le contrôle de la jeunesse par l'école.

Déjà l'école en France avait été laïcisée, on sait



dans quelles circonstances douloureuses et par quel mobile. Mais au prix de luttes vigoureuses, au siècle dernier, menées par Lacordaire, Montalembert et Mgr Dupanloup, la liberté de l'enseignement avait été obtenue puis consacrée par la loi Falloux (15 mars 1850).

Au début de ce siècle, les gouvernants francs-maçons s'inquiétèrent de nouveau. Les uns, manifestant plus de sectarisme que d'habileté, arrachèrent aux religieux et aux religieuses l'éducation de la jeunesse, et crurent obliger, de ce fait, tous les Français, même les plus ardents catholiques, à recourir à l'enseignement laïque, neutre, i. e. anti-religieux.

Les plus habiles cependant, pour déchristianiser et laïciser à fond l'esprit des Français, ont préféré recourir à un autre moyen plus dissimulé, plus fourbe, à la fois moins violent et plus efficace. C'est précisément celui que nous signalions plus haut : la suppression de la métaphysique, et l'enseignement simultané de systèmes contradictoires. La tactique est simple : priver les jeunes de toute défense en ne leur livrant pas les principes, puis jeter la confusion complète dans leur esprit.

Qu'on entende, sur ce point fondamental, le témoignage d'un maître dont le nom s'auréole d'une science philosophique éminente et d'une parfaite intégrité :

« Chacun sait, écrit M. Étienne Gilson, comment les choses se sont passées. Le secret de l'histoire est connu de tout le monde, mais il n'est pas de bon ton de l'avouer. C'est que la métaphysique est « réactionnaire ». Un métaphysicien peut être un penseur estimable, mais on n'a pas besoin de lui ; ou plutôt on a besoin qu'il ne soit pas là. Dites-en tout le bien que vous voudrez, il ne sera jamais sûr comme « homme-de-gauche ». C'est la nature même de son métier qui le veut.

« Supposez en effet l'un de ces esprits dangereux, déchaîné dans une Université, quels ravages ne va-t-il pas causer dans les esprits ! Il ne peut pas éviter de se poser des problèmes tels que ceux de l'âme ou, pis encore, de Dieu. S'il enseigne que ce sont là des chimères, comme le faisait encore notre bon maître Séailles, tout va bien ; mais s'il allait s'aviser de dire qu'il y a peut-être là des problèmes valables, quelle catastrophe ! Car, enfin, toute cette métaphysique, c'est l'ombre portée d'une théologie, et même de la théologie chrétienne. Si on lui permet de revivre, ne va-t-elle pas ramener derrière elle la théologie que l'on a eu tant de peine à expulser ?

« Voilà le danger. En écrivant ces lignes, je ne puis m'empêcher de penser à l'un des maîtres que j'ai le



plus aimé : Victor Delbos. J'ai su plus tard qu'il était catholique ; mais il était en même temps un si parfait universitaire que je ne m'en étais jamais douté. Un universitaire français peut être catholique, mais il doit se le faire pardonner.

« Je disais donc un jour à Victor Delbos, pour qui venait d'être créée une chaire de Philosophie et d'Histoire de la Philosophie : « Enfin, vous allez donc pouvoir nous parler en votre propre nom ; nous allons avoir un enseignement qui portera sur la philosophie même ». — « N'en croyez rien, me répondit-il ; on ne m'a confié cet enseignement qu'à la condition expresse que je ne parlerais jamais de philosophie ; c'était à prendre ou à laisser, et j'ai accepté.

« Rien de plus naturel. Il s'agissait de laïciser à fond la pensée française. On a donc supprimé les Facultés de Théologie ; puis on a travaillé à éliminer progressivement la métaphysique, dont les relents théologiques rendaient l'atmosphère irrespirable à des esprits bien faits. Rien de plus facile que d'y arriver. Il suffisait de remplacer la philosophie par l'histoire de la philosophie, moyen sûr, pourvu que cette histoire fût entendue comme une sorte d'archéologie mentale ou comme un catalogue des erreurs humaines. Car il ne suffisait pas à cette histoire d'être « objective », c'est-

à-dire de ne pas s'intéresser à ce qu'elle racontait, il lui fallait encore être critique, c'est-à-dire légitimer toutes les « affirmations de la conscience moderne », quand bien même elles ne seraient que des négations.

« Si étrange que cela puisse paraître, on a réussi à faire les deux à la fois. Mais on a fait plus. Quand il y a des Universités et des chaires de philosophie, il faut bien y enseigner quelque chose ; on a donc substitué à la métaphysique une sorte de positivisme scientiste, qui en était la négation même. C'était faire d'une pierre deux coups. Éliminant soigneusement de la grande synthèse de Comte ce qu'elle contenait de religion et de morale, on a morcelé la philosophie en une multitude de sciences ou de pseudo-sciences particulières. Sans y gagner une seule science digne de ce nom, on a perdu la philosophie, et c'est pourquoi nous n'avons plus aujourd'hui ni métaphysiciens ni métaphysique. En France, la Sagesse a cessé d'exister.

« Dans une telle expérience, ce n'est pas surtout le dommage infligé au prestige intellectuel du pays qui m'intéresse, c'est l'expérience elle-même. La Troisième République a cru devoir et pouvoir se donner une vue du monde qui fût indépendante de toute foi religieuse et même de toute spéculation rationnelle sur les problèmes qui se rapportent à Dieu. Quel est le bilan de l'entreprise ? — Le néant. » [14].



Le néant a commencé à s'ouvrir au moment où la vie intellectuelle du pays a été attaquée par l'enseignement de la philosophie.

Les professions de foi maçonnique et les anathèmes prononcés contre la religion, par Gambetta, Jules Ferry, Paul Bert, Jaurès, etc., ont été repris, avec la même sottise, par Steeg et Viviani qui furent Ministres de l'Instruction Publique en 1913, 1916 et 1917. Les plus habiles, au contraire, bannirent de leur langage les apostrophes trop véhémentes, mais déterminèrent avec soin les quatre étapes nécessaires pour réaliser la réforme scolaire désirée : 1° l'école obligatoire ; 2° l'école gratuite ; 3° l'école laïque ; (4° l'enseignement de l'histoire de la philosophie comme ils la comprenaient). Ils se gardèrent bien d'écrire ce dernier point. C'était, par conséquent, au plein sens de l'expression, « un programme trois-points ».

D'un côté, les francs-maçons entreprirent la lutte contre les Humanités grecques et latines dans la formation de l'élite française. Les catholiques, dit M. Gilson, « ont hérité de Cicéron par saint Am-

14. Gilson, *op. cit.*, p. 45-48.

broise, de Sénèque par Roger Bacon et d'Aristote par saint Thomas d'Aquin. Possesseurs légitimes de ce magnifique héritage, on ne leur fera plus lâcher prise, et les anticléricaux le savent si bien, qu'une grande partie de leur hostilité contre les Humanités n'est que le revers de leur hostilité contre l'Église. Comme la métaphysique, le latin est « réactionnaire », car il sert à lire saint Thomas » [15].

Les décrets proposés par M. Léon Bérard, Ministre de l'Instruction Publique en 1917, 1921 et 1922, en vue de rendre le latin obligatoire dans l'enseignement secondaire, seront toujours combattus. C'est un autre Ministre de l'Instruction Publique, M. Édouard Herriot, qui triomphera en 1926 avec un programme de baccalauréat morcelé en diverses sections, classique, moderne, A, A', B, C, qui obtiennent les mêmes droits quant aux inscriptions dans les diverses Facultés et « grandes Écoles ».

Mais la lutte qui se livre sur le front de l'enseignement de la philosophie, est autrement plus acharnée et plus grave dans ses conséquences. Depuis longtemps, l'on s'était efforcé de disperser la matière, d'enlever tout caractère de profondeur à la formation. Il devait être

15. Gilson, op. cit., p. 92.



sans doute facile, à cause de la tendance humaine au snobisme, de faire accepter l'étude simultanée de plusieurs systèmes. S'initier à la philosophie par l'histoire de la philosophie, n'était-ce pas la meilleure manière de s'y disposer l'esprit en élargissant ses vues ? C'était plus facile de parler de Descartes, de Spinoza et de Kant, même sans rien comprendre à leur système, peut-être même sans avoir lu une seule ligne de leurs œuvres, que de discuter sur la distinction entre l'essence et l'existence.

Les résultats, hélas, ne devaient pas tarder à apparaître, et les auteurs d'un aussi funeste programme ne pouvaient pas dissimuler indéfiniment leurs véritables intentions.

Déjà en 1909, « un Ministre de rencontre et de hasard (comme l'Instruction Publique en eut beaucoup pendant cette période irréligieuse) » [16], M. Steeg, dont on sait l'attachement farouche à l'athéisme intellectuel, moral, social et officiel, n'avait pas craint de réciter à la tribune tout un chapitre de Durkheim, et de le présenter comme l'inventeur de la nouvelle morale Sorbonnienne où l'homme fait la morale de l'homme.

Un peu plus tard, en 1911, M. Raymond Poincaré,

16. *Cinquante ans de politique*, E. Tavernier (Spes, 1932), p. 265.

dont on ne saurait contester la pondération et la sincérité, constatait que l'esprit moderne ne sait plus quel choix faire entre les divers systèmes. Le célèbre homme d'État voyait les instituteurs tout déroutés entre les théories de Spinoza, de Kant, d'Auguste Comte, de Nietzsche... et d'autres. Cette affreuse constatation lui faisait lancer une interpellation navrante qui malheureusement garde toute son actualité et qui pourrait s'adresser à tous nos élèves de Philosophie :

« Essaierez-vous de ressusciter dans les écoles la morale de Descartes, de Malebranche, de Victor Cousin, de Jouffroy, celle où le devoir, édicté par un dieu législateur, est garanti dans la vie future par des récompenses et des peines ?

« Préférerez-vous la morale de Guyau, sans obligation ni sanction ?

« Assimilerez-vous, comme Faguet, le devoir à l'honneur ?

« Chercherez-vous, comme Berthelot, le fondement de la loi morale, sinon dans la science positive, du moins dans la science idéale ?

« Professerez-vous, comme Henri Poincaré, qu'il ne peut pas plus y avoir de morale scientifique que de science immorale ?

« Suivrez-vous Durkheim et Lévy-Bruhl et sera-ce



dans l'évolution des mœurs sociales que vous tâcherez de découvrir la réalité morale ?

« Mon ami, je vous en prie, tirez-moi d'embarras. Quelle sera votre façon d'être rationaliste ? » [17].

Cette interpellation exprime-t-elle de la tristesse ou de la satisfaction ? Les hommes, civils et militaires, qui ont vécu dans l'entourage immédiat de M. Poincaré, affirment que sa droiture le rendait incapable d'ironie ou de sarcasme. Nous voulons bien nous ranger à cet avis.

Cependant, M. Poincaré avait affirmé la nécessité de la « neutralité ». Sans doute voulait-il parler ainsi de respect d'une sainte liberté. Mais d'autres se sont emparés de ce mot et en ont abusé. Pour beaucoup, neutralité, en religion, veut dire laïcisme, athéisme légal et officiel, lutte antireligieuse. En philosophie, ce mot signifie l'acceptation et le culte, au même titre, de l'erreur et de la vérité. C'est le pragmatisme qui ne veut pas être contraint par la vérité quand elle est trop gênante.

De son côté, par contre, et tous doivent le reconnaître, M. Poincaré refusait la « tyrannie », c'est-à-dire le choix d'un système. Il s'en exprimait sans dé-

17. Tavernier, op. cit., p. 310.

tour, et suggérait d'éviter la « tyrannie » par la « cacophonie ». « Les étudiants de 18 ou 20 ans, et même les lycéens de 16 ou 17 ans, adopteraient la théorie morale qui leur conviendrait, chacun selon son goût. Voilà la formation de la « cacophonie », du tumulte de doctrines contradictoires » [18].

Les choses n'ont guère changé pour le mieux depuis 1911. « La liste des auteurs à expliquer en philosophie, note, en 1943, un professeur d'Université, a toujours été éclectique, faisant une place à certains auteurs catholiques (Descartes, Malebranche) à côté des prophètes de la Maçonnerie (Rousseau, Condorcet), des gréco-latins et des modernes de tout genre. Le sectarisme a existé (et existe) surtout en pratique : les pires auteurs sont les plus souvent choisis, et Dieu sait ce que les professeurs leur font dire ! ».

Pour mieux atteindre leur but de perversion des esprits et de déchristianisation, les sectaires ont voulu que leur programme d'enseignement déformateur atteignît aussi la jeune fille. « Mesdames, s'écriait, en 1907, Camille Sée, qui avait obtenu, au terme d'une lutte de 40 ans, la fondation de lycées de jeunes filles pour former des libres-penseuses, Mesdames, la loi qui

18. Tavernier, op. cit., p. 311.



a créé l'enseignement secondaire des jeunes filles est tout entière l'œuvre de la Troisième République. Elle a éclairé votre pensée. Elle a libéré votre conscience » [19].

Sans être anti-féministe à outrance, nous devons déplorer comme une grave hérésie psychologique et sociale l'éducation de la jeune fille * assurée par des programmes et une pédagogie qui étaient jusqu'alors réservés à l'éducation des garçons. Autrefois la fillette était formée dans le calme, sans surcharge de programme ni obsession d'examen ; elle était formée aux belles lettres, aux beaux arts, aux arts ménagers, et aussi à la douce piété à laquelle sa nature l'incline par besoin. (Cf. *La famille française au XVIII^e siècle,* par Edmond Pilon, chez Albin Michel, 1941).

Mais on a changé tout cela. Pour déchristianiser, il fallait pervertir l'esprit, même si cette déformation devait entraîner la décadence des mœurs, et aussi, par conséquent, celle du pays. Il fallait atteindre tous les jeunes ; il fallait aussi gagner « l'influence féminine,

19. *Ibid.*, p. 292.

* Nous ne connaissons rien de plus juste sur ce grave sujet que les réflexions et suggestions de M. René Benjamin, dans son récent ouvrage : *Vérités et rêveries sur l'Éducation*, p. 14, pp. 183-189 (Plon, 1941).

surtout l'influence maternelle, cette force qui si longtemps enraya le déclin des croyances ».

La campagne a été bien menée. Mais le sectarisme des francs-maçons a été mieux servi que leur intérêt. Ils se sont perdus eux-mêmes, ils n'ont pu rencontrer que le néant en conduisant les jeunes à la ruine intellectuelle et morale, à l'avachissement du sens patriotique, au scepticisme en matière de principes naturels et de vérités religieuses, et à l'indifférence totale devant les mouvements inspirés par la raison de la force et ceux qui sont fondés sur la force de la raison. Après la défaite militaire et toutes les autres défaites intérieures infiniment plus graves que nous venons de signaler et qui sont les résultats de leur œuvre de destruction, ils peuvent se féliciter des ruines qu'ils ont accumulées.

Mais la tâche à entreprendre pour s'en relever ne sera pas facile, car c'est le fond même de l'homme, c'est son bon sens naturel, son esprit qui ont été pervertis par cet enseignement déformateur de la philosophie.

« En résumé, conclut Eugène Tavernier, les hommes maintenant ignorent d'où ils viennent, où ils vont et ce qu'ils sont. Fils de la matière animale, ou du hasard, ou de l'inconscient, comment pourraient-ils se connaître ? Ils y renoncent et s'enorgueillissent de



ne pas savoir, en somme, ce qu'ils font ni ce qu'ils sont. Voilà le grand progrès. Cependant, pour un individu qui prétend à la dignité, la principale condition c'est de se connaître... Non. On a changé tout cela ; le bavardage suffit, pourvu qu'il prenne une allure autoritaire. On bavarde ainsi à la Sorbonne, comme à la Chambre, comme à l'école publique et au café » [20].

20. Tavernier, op. cit., p. 260.

CHAPITRE V

# LES DOCTRINES

Après le procès du programme, nous devrions examiner les doctrines qui sont enseignées en philosophie. S'il est impossible de donner un mot de critique de toutes, il serait du plus grand intérêt de montrer l'influence prépondérante de trois systèmes, ceux de Descartes, de Bergson et de M. Blondel. Malheureusement, un exposé même très sommaire des points saillants de leurs doctrines dépasserait encore de beaucoup les limites de cette étude. Nous nous bornerons à quelques remarques très brèves.

## DESCARTES

« *Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée* ». L'acquisition de la science, de la perfection et de l'autorité intellectuelle, d'après Descartes, ne serait qu'affaire de méthode. L'application de ce prin-

cipe se remarque dans l'enseignement de la philosophie où l'on omet, comme chapitre inutile, l'étude des principes, et où l'on insiste par contre beaucoup sur l'étude des méthodes des différentes sciences. On a vu quelles conséquences entraîne l'omission des principes.

Mais le principe de Descartes a une autre conséquence encore plus grave. Écoutons M. René Benjamin nous la signaler après le Dr. Le Bon et M. Jules Payot : « La démocratie a menti pendant un demi-siècle en annonçant au dernier des culs-terreux qu'il pouvait devenir Président de la République. La loi le lui permettait, mais lui ne le pouvait pas (ce n'est pas l'avis de Descartes). Non certes par manque d'esprit : il n'en fallait aucun ; mais les habiles ou les pieds plats lui soufflaient la place. La démocratie a également menti en disant au même malheureux qu'il pouvait faire des études qui lui ouvriraient toutes les portes. On n'a fabriqué ainsi que des ratés, des aigris, des émeutiers » [21].

La manifestation la plus éclatante de cette confiance naïve et insensée dans l'efficacité de la seule méthode, réside dans l'organisation ministérielle de la Troisième République. Point de vie propre, point de doctrine,

21. Benjamin, *op. cit.*, p. 177.



mais des organismes infiniment variés et nombreux ; comme s'il suffisait de multiplier les rouages d'une montre pour remplacer le ressort et assurer un bon fonctionnement. Aussi ne pouvait-elle aboutir qu'à la désagrégation, aux chutes de plus en plus fréquentes, et finalement à la ruine *.

Quiconque a parcouru l'œuvre de Descartes avec un esprit sain, avide de vérité et libre de préjugés, doit reconnaître que l'un des jugements les plus profonds et les plus justes à la fois qui aient été portés sur cette doctrine, est l'étude de M. Jacques Maritain, dans *Trois Réformateurs.*

« *Moi, ou mon esprit. Je pense, donc je suis* ». Pour Descartes, ce n'est pas la pensée, la connaissance qui dépend de l'être, c'est l'être qui dépend de la pensée humaine. Il ne saurait y avoir pourtant que la connaissance divine qui puisse être cause des choses.

M. Maritain montre, avec la plus grande netteté, que « le péché de Descartes est un péché d'angélisme ; il a fait de la connaissance et de la Pensée une perplexité sans remède, un abîme d'inquiétudes, parce

* Une étude sérieuse et pleine d'intérêt sur ces fluctuations et leurs causes, a fait l'objet d'une thèse de doctorat en droit à l'Université de Strasbourg, en 1939 : *L'instabilité ministérielle sous la Troisième République*, par A. Soulier (Toulouse).

qu'il a conçu la Pensée humaine sur le type de la Pensée angélique » [22] : « intuitive quant à son mode, innée quant à son origine, indépendante des choses quant à sa nature » [23].

Nous reviendrons sur l'intuition plus loin au sujet de Bergson. Mais remarquons brièvement le danger d'une doctrine qui prétend à l'innéisme de notre connaissance, à son indépendance à l'égard des choses. « Le pire dérèglement de l'esprit, s'écrie Bossuet, est de voir les choses comme on veut qu'elles soient, au lieu de les voir telles qu'elles sont ». Avec Descartes qui fait table rase de tout ce qui n'est pas mathématiquement évident, qui fait de la pensée humaine la cause et la mesure de l'être, qui rejette le rôle des sens dans l'acquisition des idées, qui, par conséquent, nie l'union de l'âme au corps, nous assistons au pire dérèglement et à la cause de toute une série de dérèglements extrêmement graves. Nous tenons le principe de tout l'idéalisme moderne dont les différentes manifestations sont le subjectivisme, le rationalisme, le libre examen, etc., etc. « Comme la réforme luthérienne est le grand péché allemand, écrit M. Maritain, j'ai dit que la réforme

22. *Trois Réformateurs*, J. Maritain (Plon, 1925), p. 78.
23. *Ibid.*, p. 81.



cartésienne est, dans l'histoire de la pensée moderne, le grand péché français » [24].

Non seulement elle ruine la scolastique avec son principe du doute et son critère de l'évidence, mais elle renverse l'ordre du réalisme traditionnel d'Aristote et de saint Thomas ; la vérité n'a plus son fondement dans l'être objectif. Nous verrons l'influence de ce principe dans la doctrine de M. Blondel.

De plus, dans le domaine immédiatement moral, en faisant conclure à l'indépendance de l'âme vis-à-vis du corps, Descartes jette le mépris sur les fonctions corporelles, sans pouvoir, pour autant, nous dégager des attaches et des tendances de notre nature. Toute la vie humaine, et le mariage, en particulier, devaient souffrir terriblement de ces faussetés. Molière, homme de solide bon sens, s'est moqué avec raison de ces inepties : *Les Femmes Savantes* et *Les Précieuses Ridicules* nous font voir le danger de ces théories qu'elles expriment en parlant du mariage : « Quelle abomination de coucher à côté d'un homme ! ».

Les mêmes plaintes se rencontrent encore au XX^e^ siècle. Des personnes, douées pourtant d'une intelligence remarquable, ont osé écrire tout récemment :

24. *Ibid.*, p. 123.

« Nos fonctions digestives sont assez dégoûtantes... Il est nécessaire, à cause de notre orgueil, que la plus belle des œuvres humaines, l'œuvre maternelle, soit soumise à des fonctions abaissantes ».

Voilà l'influence de Descartes : l'âme, non unie substantiellement au corps, mais emprisonnée dans le corps, aurait le droit de le détester et de le mépriser.

Mais « guénille si l'on veut, ma guénille m'est chère ». La perfection de notre âme est d'être une âme humaine, non un esprit angélique. Notre âme dit relation transcendentale et essentielle au corps. De même que l'art et le triomphe d'un cavalier est d'imposer sa volonté à sa monture, de même la beauté et la grandeur de l'âme humaine est de diriger et de maîtriser les fonctions corporelles. Il y a donc une différence essentielle entre l'acte de manger chez une brute, et l'acte de manger chez un « homme ». Les deux actes peuvent se ressembler extérieurement ; ils diffèrent totalement.

La façon de parler, la façon de penser de la fonction digestive sera la même pour l'œuvre de chair : « fonction abaissante ». On en sait, on en voit les conséquences.

On oublie que, d'après le plan du Créateur, l'échange de consentement des volontés produit un lien



indissoluble, et que l'union des corps doit être procréatrice. Les gémissements qui procèdent de l'ignorance ou de l'erreur, doivent faire place à une vive admiration pour la plan du Créateur, par lequel Il répand la vie, et auquel Il fait aux époux l'insigne honneur de les associer. Alors les conséquences seront autres : les devoirs et la grandeur des époux seront mieux compris, et aussi mieux acceptés.

La négation de l'unité du composé humain, des influences réciproques du psychisme sur la vie corporelle et des réactions physiologiques sur la vie de l'âme, la négation de la nature sociale de l'homme, comme celle de la grandeur et des devoirs du mariage, avec toutes les conséquences que l'on sait, découlent en ligne directe et logique de la philosophie cartésienne.

Pascal (1623-1662), avec son génie profondément réaliste, avait étonné Descartes (1596-1650). Mais il dut pressentir les maux incalculables qu'allait engendrer ses théories subjectivistes. A-t-il voulu en montrer les conséquences inévitables quand il écrivait : « Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà ! ». A-t-il eu l'intention de stigmatiser le faux spiritualisme cartésien, père du matérialisme, et principe de désagrégation et d'anarchie, quand il précisait la vraie nature de l'homme « ni ange, ni bête », et qu'il signalait le

danger où tombe l'orgueilleux qui voudrait s'évader de sa nature d'homme pour faire l'ange ? Il est bien permis de le penser.

Nous ferions injure à Descartes si nous ne le jugions pas aussi sévèrement. Le système qu'il a échafaudé révèle une intelligence capable de peser la gravité de ses principes, et d'en prévoir, sinon d'en mesurer, les terribles conséquences. Son péché n'est pas un péché d'ignorance ou d'erreur ; le péché de Descartes est, comme celui du premier homme et de l'ange, un péché d'orgueil.

## BERGSON

Le nombre des penseurs et des philosophes qui, depuis Descartes, ont subi son influence, est incalculable. Si nous voulions parler seulement de ceux dont l'influence a été considérable dans l'enseignement de la philosophie depuis 1900, ce serait une très longue liste qu'il nous faudrait dresser. Aux noms de Durkheim et de Lévy-Bruhl, s'ajouteraient ceux de Brunschvicg, d'Alain, de Ribot, de Lachelier, de Le Senne, etc., etc..., et combien d'autres encore. Venons directement à l'un des esprits les plus brillants et les plus vigoureux de notre époque, Henri Bergson.



Ce n'est pas seulement une œuvre remarquable, c'est aussi sa réputation qui lui survit, réputation de grand esprit, plus encore, d'esprit droit et avide de vérité. « Sincérité et loyauté sont deux sœurs, filles de l'amour de la vérité, écrit Mgr de Solages. Sincérité au dedans qui fait que nous lui ouvrons la porte, même si elle nous blesse, que nous n'accepterons pas de nous duper nous-mêmes. Loyauté au dehors qui fait que nous lui rendons témoignage, dussions-nous être les premiers à en pâtir » [25]. Bergson s'est toujours distingué par sa sincérité et sa loyauté. Comme Newman, il aurait pu se rendre le témoignage de « n'avoir jamais péché contre la lumière ». Et, de fait, depuis le début de sa carrière jusqu'à la fin, comme le grand converti d'Oxford, il n'a fait qu'avancer progressivement vers la vérité.

Dans l'œuvre de Bergson — car c'est de l'œuvre qu'il s'agit, et c'est l'œuvre qui reste — il faut distinguer deux parties : avant et après *Les Deux Sources*. Cet ouvrage « *Les deux sources de la morale et de la religion* » (Alcan, 1932), marque une nouvelle et très importante étape dans la marche de la pensée bergsonienne ; même elle corrige beaucoup de thèses inacceptables. Malheureusement elle ne les efface pas.

25. *La Vérité*, Mgr Bruno de Solages (Chronique de l'Institut Catholique de Toulouse, oct. 1942).

La thèse fondamentale a toujours été maintenue, celle de l'intuition. Pour indiquer à ce sujet un jugement succinct, juste et pondéré, nous ne croyons mieux faire que de renvoyer au *Précis d'Histoire de la Philosophie,* de Thonnard (p. 710-717).

Remarquons seulement les conséquences de cette théorie de l'intuition intellectuelle, que Bergson a empruntée à Descartes et qu'il a développée considérablement. Elle nous dispense de l'effort, fait croire, par exemple, que l'on peut improviser * et s'improviser en tout, développe l'insouciance et la foi inébranlable au système « D », et, de plus, au point de vue spéculatif, nous engage sur la voie de l'erreur en faisant abandonner les premiers principes et les données de l'expérience sensible.

De l'ensemble de l'œuvre, nous devons reconnaître et dire qu'elle présente un réel danger, que *Les deux Sources* ne corrigent pas suffisamment et ne font pas oublier *L'évolution créatrice,* par exemple. Le danger

* Beaucoup de ceux qui doivent parler pour instruire, sont victimes de cette tendance. Ils croient à la supériorité de l'improvisation, et de l'inspiration du moment. Il faudrait leur répéter cette parole énergique d'un chef : « Si vous ne voulez pas étudier, taisez-vous. Le bagoût ne remplace pas le savoir », ou ce mot d'un grand savant, Edison : « Le génie est fait de 5% d'inspiration, et de 95% de transpiration ».



est d'autant plus à craindre que ces ouvrages sont rédigés en un style d'une pureté admirable.

Le R. P. Garrigou-Lagrange, O.P., met en garde les jeunes étudiants ecclésiastiques « qui, craignant de n'être pas assez à la page, préfèrent la doctrine de M. Maurice Blondel ou celle même d'Henri Bergson à celle de saint Thomas. Aucune comparaison pourtant n'est possible. Il est facile de prévoir, sans être prophète, que, dans un siècle, Henri Bergson sera assez oublié et qu'on parlera toujours de saint Thomas comme on lira toujours saint Augustin.

« Quoique l'auteur de *Matière et Mémoire* et des *Données immédiates de la conscience* ait délivré plusieurs intelligences du matérialisme, on peut dire que son livre de *L'évolution créatrice* a fait beaucoup descendre d'autres intelligences appelées à des certitudes supérieures ; il a pu faire par là beaucoup de mal, à l'époque du modernisme, notamment à ceux qui la préféraient à saint Thomas. Je l'entends toujours expliquant au Collège de France en 1904-1905 le livre XII de la *Métaphysique* d'Aristote et disant pour tout commentaire des preuves aristotéliciennes de l'existence de Dieu, Acte Pur : « Il est étonnant, Messieurs, qu'Aristote cherche à expliquer le mouvement par autre chose que lui-même, alors que pour nous le mou-

vement est ce qui explique tout le reste » *. Cela revenait à dire : il y a plus dans ce qui devient que dans ce qui est, et même que dans ce qui est éternellement l'Être même. On ne peut faire plus de tort à Henri Bergson que de comparer son œuvre à la *Somme Théologique* de saint Thomas ; autant comparer une jolie villa à une cathédrale gothique. On l'a justement dit : « Lorsqu'on n'a pas été formé aux disciplines antiques, il est toujours dangereux de lire de telles œuvres » [26].

Les mêmes conseils sont donnés, d'une façon encore plus vigoureuse peut-être, par une autre autorité qui ne peut certes pas être taxée d'hostilité à l'égard de Bergson. Dans une plaquette toute récente, intitulée

* L'idée a tellement fait son chemin que dans un article tout récent qui ne manque pas de valeur, dans la *Revue des deux mondes* (Ier oct. 1942). M. René Gillouin propose *l'action créatrice de l'homme* comme remède efficace *pour une rénovation de notre enseignement*. « Si l'homme découvrait enfin, écrit-il en conclusion de son article, le sens suprême de sa destinée dans l'action créatrice, et avant tout, suivant une belle formule de Bergson, « dans cette création de soi par soi qui tire beaucoup de peu, quelque chose de rien, et qui ajoute sans cesse à ce qu'il y avait de richesse dans le monde », alors nous verrions poindre à l'horizon la fin d'un divorce deux fois funeste, et nous pourrions ouvrir nos cœurs à l'espérance d'un meilleur avenir. »

26. *La notion pragmatiste de la vérité et ses conséquences en théologie*, R. P. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P. (Angelico, 1942).



*Lumière et périls du bergsonisme,* le R.P. Sertillanges, O.P. s'adresse à tous ceux qui manquent de « la seule précaution qui vaille : une doctrine ferme, et surtout aux jeunes qui préfèrent, en philosophie, « bibeloter » plutôt que d'entrer dans un palais de lumière large et sûr ».

« Je suis plein d'admiration, écrit-il, pour le génie de ces philosophes, car plusieurs en ont. Je suis touché de leur inquiétude ardente et des trouvailles partielles qui récompensent leurs efforts. Mais je te dis : ils n'ont pas le vrai ; ils n'en ont que des parcelles » [27].

Puis il montre, de la façon la plus claire, le risque encouru par les jeunes penseurs qui se plongent dans ces livres profonds, les glissements auxquels ils s'exposent à fréquenter, sans suffisantes précautions, les thèses bergsoniennes. Pour finir, il ne peut s'empêcher de crier : Prenez garde !

Des résultats concrets, des faits montrent tous les jours que ce danger est réel et entraîne des conséquences graves. Combien de personnes réputées cultivées sont incapables de remarquer et d'appliquer la distinction fondamentale qu'il y a entre le Dieu personnel et vivant, et le Dieu impersonnel, le cosmos, le

27. *Lumière et périls du bergsonisme*, A.-D. Sertillanges, O. P. (Flammarion, 1943), p. 12, 13, 58.

sang, l'État, etc., entre liberté psychologique et liberté morale de l'homme, etc.

On ne peut mieux indiquer et le bienfait et le danger qui résultent à la fois de cette doctrine qu'en concluant avec le P. Thonnard : « Le bergsonisme, dit-il, semble placé par la Providence comme un appel à la pensée moderne, un chemin dans la direction du vrai. Mais il n'est un chemin que pour les esprits du dehors, attardés et embarrassés par les erreurs de la philosophie moderne. Pour les catholiques, s'y engager serait rétrograder : ils possèdent chez eux la vraie sagesse, et pour la retrouver pleinement, il leur suffit d'écouter la voix de leurs chefs qui les ramènent au thomisme » [28].

## M. BLONDEL

M. Maurice Blondel jouit aussi d'une très forte autorité. C'est un grand chrétien dont les convictions religieuses commandent le respect.

Tant dans sa thèse de *L'Action* (1893), que dans son ouvrage sur *Le problème de la philosophie catholique* (Bloud, 1932), M. Blondel ne fait que de l'Apologétique. Mais il affirme lui-même avec beaucoup d'insistance qu'il fait d'abord et avant tout de la philosophie. D'où confusion chez lui entre la certitude prudentielle et la certitude spéculative, confusion entre la conscience droite et la raison vraie *.

28. *Précis d'Histoire de la Philosophie*, F.-J. Thonnard (Desclée de Brouwer et Cie, 1937), p. 740.



C'est ainsi qu'il en vient à formuler une définition nouvelle de la vérité, définition qui apparaît comme un principe fondamental dans son système : « L'adéquation de nos tendances internes avec la vie ». « À l'abstraite et chimérique *adaequatio rei et intellectus* se substitue l'*adaequatio realis mentis et vitæ* » [29].

Dans une étude récente, dont nous souhaitons la publication, sur *La notion pragmatiste de la vérité et ses conséquences en théologie*, le R. P. Garrigou-Lagrange a signalé et mesuré les conséquences extrêmement graves d'une pareille substitution, tant dans l'ordre des sciences et de la philosophie, que dans celui de la foi et de la religion.

Le principe que préconise M. Blondel, est hérité de Descartes en ce qu'il maintient l'indépendance à

* Dans *Les degrés du savoir* (Desclée de Brouwer, 1935), p. 869-878, M. Maritain a défini, d'une façon remarquable, la position de M. Blondel.

29. *Point de départ de la recherche philosophique*, dans Annales de philosophie chrétienne, 1906, a. I., p. 235.

l'égard de la réalité extra-mentale, qu'il favorise l'immanence et le subjectivisme, et qu'il s'apparente étroitement au pragmatisme.

Quant à l'action, à quelles déviations n'est-elle pas exposée si l'on n'insiste pas d'abord et surtout sur sa véritable nature qui est de procéder de la contemplation, et sur son rôle propre qui est *Contemplata aliis tradere.* Seul Dieu est Acte pur, et encore ne fait-Il rien que par son Verbe [30], connaissance adéquate du Père. La créature ne saurait se livrer à l'action, même pour atteindre l'Être infini, qu'en partant de l'Être suprême qui est la source de la vie. C'est dangereux de mettre l'accent sur l'action. Il faudrait, au contraire, bien mettre en lumière, essayer de faire comprendre et admettre la primauté de l'être sur l'agir, de l'intelligence sur la volonté, et de la contemplation sur l'action.

M. Blondel, homme de vie intérieure profonde, est convaincu de cette primauté. Mais ses principes, transposés, sans distinction, de l'apologétique à la philosophie, de l'expérience mystique à la recherche de la vérité spéculative, du problème moral de l'homme et de sa destinée au problème de l'être, ses principes alors deviennent faux et dangereux.

30. *Joan.*, 1, 3.



C'est l'application de ces principes qui donne l'explication des déviations déplorables de l'Action Catholique. Ceux qui s'y dévouent, souvent même ceux qui ont la charge de former des chefs pour l'apostolat, aboutissent à des résultats presque nuls en matière de diffusion de vie chrétienne. Parfois l'on a oublié de se demander de quoi il s'agit ; presque toujours l'on fait preuve d'une confiance absolue dans l'action. L'on ne tient pas compte, du moins on le montre par la pratique, de la supériorité de l'être sur l'agir, de la primauté de la vie intérieure qui est *L'âme de tout apostolat* [31].

Ces précisions, dictées par la saine philosophie, sont en parfaite conformité avec la pensée de S. S. Pie XI, le Pape de l'Action Catholique [32].

*
* *

Beaucoup voudraient attribuer à des philosophes étrangers, Kant notamment, la première responsabilité des déviations et de la corruption de la pensée moderne.

Il est incontestable que le grand philosophe alle-

31. *L'âme de tout apostolat*, Dom Chautard.
32. *Manuel d'Action Catholique*, Mgr Civardi (Lethielleux, 1936), p. 80-85.

mand est un véritable chef de file. Il s'appuie sur ses devanciers (au moins immédiats), mais ne craint pas de les dépasser par ses propres réflexions.

Cependant, sans vouloir charger un tel plus que tel autre de tous les péchés d'Israël, ni Israël de tous les péchés de l'Europe ou de la France, nous devons nous poser quelques questions afin de déterminer, en toute impartialité, le philosophe ou le système qui a eu et exerce encore le plus d'influence sur la pensée moderne, et afin de pouvoir ainsi aviser aux remèdes efficaces.

Qui a affirmé le premier, qui a mieux développé la thèse de l'indépendance de la raison, Kant ou Descartes ?

À qui Durkheim emprunte-t-il le principe du doute méthodique, et à qui doit-il, de ce fait, de se priver de tout principe unificateur ?

L'idéalisme de Brunschvicg, le système de l'intuition de Bergson, et la méthode d'immanence de M. Blondel, ont-ils plus de ressemblance et d'affinité avec les doctrines étrangères qu'avec celle de Descartes ?

Il faut en convenir, c'est bien à celui-ci que revient la paternité de la philosophie moderne (et, en très grande partie, de notre philosophie universitaire actuelle), dont la principale caractéristique est l'orgueil de la raison si fière et si jalouse de son indépendance



(même à l'égard de ses propres principes), et si témérairement confiante en ses propres forces.

Que la sincérité, l'humilité et le désir de nous guérir nous aident à nous débarrasser de tout chauvinisme, et à reconnaître, avec M. Maritain, que, « comme la réforme luthérienne est le grand péché allemand, la réforme cartésienne est, dans l'histoire de la pensée moderne, le grand péché français ».

*
* *

Les doctrines enseignées en philosophie, nous venons de le voir, conduisent donc, autant que le programme, aux conséquences signalées plus haut. Elles sont principe et cause, dans l'ordre intellectuel, de scepticisme, de subjectivisme, de libre examen, de mésestime de la vérité.

Chez les organisateurs francs-maçons du programme funeste que nous avons examiné au début de cette étude, il y a eu sans doute sectarisme, haine anti-chrétienne, opposition à la métaphysique qui pose et cherche à résoudre des problèmes. Mais, pour être juste, nous devons ajouter maintenant que leur campagne devait être favorisée par les courants dissolvants de la pensée

moderne dont eux-mêmes étaient les premières victimes.

Ce n'était pas seulement le programme qui devait assurer la corruption de l'esprit. Les doctrines que ce programme véhiculait, devaient aussi avoir leur influence profonde. Car elles n'affectent pas uniquement le domaine des idées. Mais plutôt, et précisément parce qu'elles atteignent celles-ci d'abord, elles ont des répercussions profondes dans le domaine moral. « Ce sont les idées qui mènent le monde » parce que l'homme se conduit d'après les idées vraies ou fausses qu'il a. La corruption de l'esprit est source de toutes les déviations, de toutes les déchéances.

*DEUXIÈME PARTIE*

# RÉFORMES NÉCESSAIRES

## QUE FAIRE ? — QUI DOIT LE FAIRE ?

## RÉFORMES NÉCESSAIRES

La vie du pays, avons-nous dit, dépend de la lumière de la vérité. Cette vérité, que l'on trouve à l'état brut dans le bon sens populaire, c'est l'Université, cerveau de la nation, et principalement la Faculté de Philosophie qui a la mission de l'entretenir, de la garder pure, de la développer et de la faire rayonner.

Les idées qui tombent des chaires de l'Université, ne restent prisonnières ni de la salle où elles sont dites, ni des ouvrages scientifiques où elles sont écrites. Elles imprègnent la mentalité des auditeurs, des citoyens de demain, et, par eux, sont transposées dans l'art, la littérature, la presse, la radio, et ainsi atteignent tout le peuple ; elles inspirent la politique intérieure et extérieure, le commerce et l'industrie, elles marquent profondément les mœurs privées et publiques.

La valeur d'un pays dépend de la valeur de sa philosophie. Nous l'avons montré de la façon la plus évidente en signalant les conséquences désastreuses à tout point de vue auxquelles a conduit l'enseignement de la

philosophie tel qu'il est donné depuis quarante ans. Nous nous trouvons donc devant l'alternative suivante : REFORMER CET ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE et sous le rapport du programme et sous celui de la doctrine, OU nous résigner à LA MORT DE LA FRANCE.

Que faut-il donc faire ? Qui peut et doit le faire ?

CHAPITRE VI

# SOLUTION FAUSSE
# SOLUTIONS PARTIELLES

*

*La Fondation Française pour l'étude des problèmes humains,* dont le Régent est le Docteur Alexis Carrel, ne limite pas son travail à la science physiologique. Les savants qu'elle groupe espèrent parvenir à restaurer la France parce que « les qualités de la race persistent dans le plasma germinatif de beaucoup d'individus ».

Ils ne se contentent pas, en voulant refaire et améliorer le corps, d'assurer à l'esprit une base saine et de créer des conditions idéales pour l'épanouissement de l'âme. « La formation simultanée des tissus, du sang et de l'esprit de l'homme » est considérée par eux comme la formation de l'esprit par la formation des tissus et du sang. Ils disent savoir « la différence qui existe entre la matière inerte et la matière pensante ». Mais l'esprit est, pour eux, *matière* pen-

sante. Et d'ailleurs ils se hâtent d'affirmer que « la conscience est inséparable de la matière ».

Ces principes nettement matérialistes et très dangereux méritent d'être dénoncés. Nous ne faisons que les signaler. Une réfutation complète nous entraînerait hors des cadres et de l'objet de ce manifeste. D'ailleurs, le matérialisme de ces idées est tellement grossier que, pour les esprits sains, une simple citation vaudra une réfutation. (*Les soulignés sont de nous*).

« Pour la première fois dans l'histoire de la civilisation, la science est conviée à appliquer ses méthodes à *la formation simultanée des tissus, du sang et de l'esprit de l'homme.* Certes, la Fondation sait la différence qui existe entre la matière inerte et *la matière pensante.* Mais elle sait aussi que la conscience, *étant inséparable de la matière,* répondra au perfectionnement de son substratum organique par l'amélioration de sa qualité. Elle sait enfin qu'au cours de l'évolution des formes vivantes *il y a eu un parallélisme constant* entre l'essor de l'esprit et le progrès structural et fonctionnel des organes, et, en particulier, des centres nerveux.

« *La Science de l'Homme engendrera nécessairement une anthropotechnie. Et cette anthropotechnie fera pour l'homme ce que la technologie a fait pour les avions.* Peut-être construira-t-elle, un jour, des individus aussi supérieurs à nous-mêmes que les appareils modernes le sont au biplan dans lequel les frères Wright volèrent pour la première fois il y a trente-sept ans. » (*Cahiers de la Fondation Française pour l'étude des problèmes humains.* Cahier I, Conclusions, p. 43. Presses Universitaires de France, janvier 1943).



Puis, après avoir rappelé que les Physiocrates du XVIII[e] siècle « croyaient en la toute-puissance de la matière », les auteurs de ce Cahier affirment que ces savants se sont trompés, mais qu'ils « s'étaient engagés dans la bonne voie » ; la cause de leur erreur ne résiderait pas dans la fausseté du principe d'où ils sont partis.

Mais les savants de *la Fondation Française pour l'étude des problèmes humains,* eux, ne se tromperont pas, affirment ces mêmes auteurs, parce que, en plus « de l'immense progrès scientifique de ces cent cinquante dernières années, ils ont, pour la plupart, l'avantage sur leurs prédécesseurs du siècle des lumières *d'être étrangers à la spéculation philosophique* et de posséder des habitudes mentales créées par la pratique de la biologie, de la chimie, de la mécanique ou de la

médecine. Ils s'intéressent, *non pas aux doctrines,* mais à la réalité concrète. » (*Ibid.*)

Suit une invitation, large comme l'absence de toute doctrine, et fausse comme le libre examen, à accepter, en toute confiance, les conclusions de cette science de la matière qui prétend se substituer à la science de l'être et de la pensée. « Chacun, quelles que soient ses croyances religieuses ou philosophiques, pourra utiliser ces données avec autant de confiance qu'il utilise celles de la physiologie ou de la physicochimie. » (*Ibid.*)

Nous constatons ici, avec la plus grande évidence, que les idées philosophiques ont une importance capitale.

Les savants de *la Fondation Française pour l'étude des problèmes humains* se trompent en déclarant être étrangers à la spéculation philosophique et ne pas s'intéresser aux doctrines. Leurs principes forment une doctrine, ou découlent d'une doctrine qui s'appelle le matérialisme. Ils ont tort de se diriger d'après de tels principes dans leurs recherches scientifiques. Mais leur erreur est encore plus grave et plus monstrueuse de ne pas se limiter au domaine de la physiologie et de la biologie, et de vouloir résoudre, par ces mêmes principes, tous les problèmes de l'éducation et de la sociologie.



Non, Messieurs, les qualités spirituelles qui ont fait la grandeur et la gloire de la France dans le passé, ne surgiront ni de la chair, ni du sang, mais de l'esprit; et aucun système matérialiste, fût-il celui des plus grands savants, ne saurait assurer ni surtout réaliser la restauration véritable de la France.

L'importance de ces idées philosophiques est, de plus, proportionnée à leur diffusion et à l'influence qu'elles exercent.

On sait le succès de *L'homme, cet inconnu.* Ne nions pas la valeur scientifique de cet ouvrage. Demandons-nous seulement combien, parmi les centaines de milliers de personnes qui l'ont lu, en ont remarqué et signalé les tendances matérialistes.

En soulignant fortement la profondeur de pensée de ces pages et la haute autorité scientifique de l'auteur, la publicité qui entourait ce livre conduisait facilement à penser que c'était un nouvel Évangile, expression fidèle et très pure de la vérité. La presque totalité des lecteurs, sans plus réfléchir, ou, plus probablement, parce qu'ils ne pouvaient pas faire appel à de véritables principes philosophiques, souscrivaient à ce jugement. Et les idées de l'ouvrage pénétraient et faisaient autorité.

Ce sont les mêmes idées qui viennent d'être exprimées plus nettement dans ce *Cahier de la Fondation* que nous avons cité. La chose est d'autant plus grave que ce Cahier est le premier. Il nous révèle « *Ce qu'est la Fondation* » et « *Ce qu'a fait la Fondation* » depuis qu'elle existe. Ce Cahier indique le programme de la Fondation.

Le caractère matérialiste des principes qui y sont exprimés, apparaît clairement, et nous avons le devoir, par souci de la vérité et par amour de la France, de les dénoncer.

La méthode préconisée et employée par *la Fondation Française pour l'étude des problèmes humains* pour la restauration de la France, parce que matérialiste, est complètement fausse et dangereuse, et, par conséquent, doit être rejetée.

* *

Que faire ? D'autres solutions ont déjà été proposées dans le passé, qui contiennent beaucoup de bien et demandent à être examinées avec soin :

1° Organiser, au début de l'enseignement secondaire, une élimination sévère parmi les enfants de 11



ans, par l'examen du *Diplôme d'Études Primaires Préparatoires* qui doit être considéré comme un examen de sélection [33].

2° Créer des Centres d'Orientation Professionnelle, suivant les suggestions de L. Frédérick [34], et « remplacer nos odieux manuels, nos pitoyables concours par une instruction professionnelle capable de ramener la jeunesse vers les champs, les ateliers » [35]. Ce vœu du Dr Le Bon est repris par M. René Benjamin [36], et M. Henri Charlier dans son ouvrage tout récent, *Culture, école, métier.*

3° Viser plus à la culture qu'au succès à l'examen. Donner à celui-ci moins d'importance, puisqu'il devient « un obstacle à la culture dès lors que la seule culture ne permet pas d'en franchir les barrages ».

4° Sous prétexte de donner du « cran » (mot qui sonne creux), développer à outrance l'éducation physique, multiplier les associations et les joutes sportives; faire de nos jeunes, comme on l'a dit, « de belles bêtes » pour qui la formation de l'esprit a été sup-

33. Cité Nouvelle, 10 sept. 1942. *La réforme de l'enseignement,* P. Faure.
34. Cité Nouvelle, 10 oct. 1942. *Orientation professionnelle et enseignement secondaire,* L. Frédérick.
35. Le Bon, *op. cit.,* p. 73.
36. Benjamin, *op. cit.,* p. 179.

plantée par celle des biceps et des jarrets, et qui font du jour du Seigneur uniquement un « Dimanche sportif ».

5° Insister sur la formation du caractère et de la volonté, en « mettant au premier plan l'honneur du travail » [37] par un enseignement plus actif et plus concret inspiré des méthodes montessoriennes. Développer chez l'enfant une volonté indomptable en lui montrant sans cesse que tous les succès, toutes les victoires de la terre ont toujours été remportées par les forces de la volonté et non par celles de l'esprit [38].

Ces différentes solutions contiennent beaucoup de vrai et de bon. Malheureusement ce ne sont que des solutions partielles.

Il faut tremper les caractères, forger les volontés ; mais il faut surtout former et éclairer l'esprit par des principes sûrs, des convictions profondes. Qui ne voit le danger de ces volontés indomptables qui ne sont pas guidées par un esprit éclairé ? La volonté est un moteur, une force aveugle ; l'intelligence est sa boussole.

L'endurance aussi doit être développée par l'exercice physique et les sports. Et la loyauté nous oblige

37. Payot, *op. cit.*, p. 128.
38. *Instruction ou Éducation*, E. Minville (École Sociale Populaire, 1931), p. 7.



à reconnaître que, depuis quelques décades, en s'acharnant à détruire le « *mens sana* », les chefs francs-maçons ont gravement négligé la santé, l'hygiène et le développement du « *corpus sanum* ». Mais, de grâce, que la hâte de réagir en sens contraire ne conduise pas aux dérèglements signalés plus haut.

Quant à la culture, à la sélection et à l'orientation, qui peut l'organiser d'une façon judicieuse par rapport à l'enfant, et efficace par rapport aux parents qu'il s'agit de persuader ? Nous reviendrons sur cette question plus loin en nous demandant qui peut et doit faire la réforme de l'enseignement de la philosophie.

Mais remarquons pour l'instant que, tant que cette réforme ne sera pas opérée et n'aura pas commencé à produire ses fruits, tant que l'enseignement actuel continuera son œuvre de déformation et de corruption des esprits, les idées fausses pousseront toujours aux mêmes réactions, la mentalité des parents ne cédera pas. « L'instituteur est ce qu'il est, remarque M. Minville, probablement un très brave homme plein de bonne volonté, mais que sa formation n'a sûrement pas affranchi des défauts et des déficiences » [39] reprochés à l'enseignement. D'autre part, M. Payot note très juste-

39. *Ibid.*, p. 36.

ment dans la conclusion de son ouvrage sur *La faillite de l'enseignement*, que, dans le redressement du pays, l'école est appelée à jouer un rôle essentiel ; mais il serait vain, ajoute-t-il, d'attendre d'elle seule un véritable renouvellement, puisque la lumière qu'elle répand n'est qu'un reflet.

Ainsi, nul n'est surpris de voir que l'engouement pour l'enseignement secondaire persiste, et que l'examen de sélection de juin 1942 n'a pas empêché un afflux tel que « 2.500 fillettes, munies de leur diplôme d'études primaires préparatoires, et inscrites régulièrement, n'ont pu être reçues dans les lycées et collèges parisiens, et qu'il a fallu transformer pour elles un certain nombre de classes du deuxième cycle de l'enseignement primaire élémentaire en classes de sixième moderne » [40].

Ces différentes solutions ne sont que partielles ; elles n'atteignent pas la racine du mal.

40. Déclaration à la presse, du 23 sept. 1942, de M. Abel Bonnard, Ministre de l'Éducation Nationale, citée par P. Faure, *Rentrée 1942*, Cité Nouvelle, 10 nov. 42.

CHAPITRE VII

# LA RÉFORME DU PROGRAMME

## A) QUE FAIRE ?

Que faire ? Réformer l'enseignement de la philosophie au double point de vue du programme et de la doctrine, afin d'assurer aux jeunes, aux citoyens de demain, un esprit sain, un jugement droit, des principes sûrs, des idées justes. Tout ceci, loin d'exclure l'orientation, la culture, l'éducation physique et morale, la formation du caractère, en fait, au contraire, comprendre la nécessité, et pousse à agir pour le mieux avec la prudence et le dosage requis. Précisons et développons notre pensée.

### 1) PROGRAMME

Comment réformer le programme ? — Reprenons un à un les cinq griefs que nous avons formulés, les cinq défauts que nous lui avons reprochés.

1° Qu'en principe l'on n'admette pas d'élèves en sixième avant l'âge de 12 ans révolus. Ce n'est pas retarder les enfants que d'assurer, au début, une bonne connaissance du français avant l'étude du latin ; autrement ils ne sauront jamais ni l'un ni l'autre. Dans un article au Figaro, du 5 août 1942, M. J. Le Cour Grandmaison signale le nombre alarmant de « *bacheliers illettrés* », et dénonce la substitution à notre vieille culture classique d'une formation plus utilitaire. « On peut être à la fois, écrit-il, un lettré et un misérable, ou, au contraire, un ignorant et un héros ; mais le XVII^e siècle n'avait pas tort, qui réclamait de son « honnête homme » ce minimum de culture qui se traduit par la correction du langage et du style, par ce respect de la langue maternelle, qui est une des formes du culte de la patrie, du respect d'autrui et du respect de soi-même ».

Cette mesure aura pour conséquence bienfaisante et nécessaire de ne faire commencer aux élèves la classe de philosophie qu'à l'âge de 18 ans révolus, et de leur permettre d'acquérir auparavant la formation de base que nous venons de signaler et la maturité d'esprit indispensables pour pouvoir entreprendre avec profit l'étude de la Reine des sciences.



2° Que l'on accorde à cette étude le minimum de temps nécessaire, au moins deux ans, de façon que les jeunes aient la possibilité de s'initier à cette discipline austère, d'étudier sérieusement et les principes de l'Ontologie et les différents chapitre de la philosophie, puis d'acquérir au moins un commencement de formation philosophique véritable.

3° Que l'on dégage le programme de cette classe, et qu'on le rende plus homogène. Que l'on renvoie au cours de lettres, qui irait de la VI^e à la I^re, les langues, l'histoire et la géographie, et que l'on n'inscrive que des sciences au programme de la classe de philosophie : sciences naturelles et mathématiques, dont les éléments auraient été vus, comme maintenant, durant les six années du cours de lettres, puis la science métaphysique, la philosophie. L'étude en deviendrait beaucoup plus facile et intéressante à cause de l'unité du programme et de l'atmosphère de la classe qui en résulterait.

4° Que l'on se garde bien d'omettre l'étude des principes de l'Ontologie. À cette condition, les deux années ne seront pas trop longues, et auront toutes les chances d'être profitables à l'élève.

Que l'on consacre la première année à l'étude de

la Logique, de la Critique, de l'Ontologie et de la Théodicée, et la deuxième année à la Cosmologie, à la Psychologie et à la Morale. Et surtout que l'on insiste bien sur l'Ontologie qui est le sommet de la Métaphysique. De la connaissance exacte et sûre de ces principes de l'être dépend la juste application de ces mêmes principes et au monde, et à l'homme, et à la Cause de tout, et aussi à tout être, fait ou événement. C'est ainsi que s'acquiert la vraie formation philosophique, l'esprit philosophique qui est capable de discerner la vérité de l'erreur, qui a le souci de découvrir la vraie nature des choses, d'en retracer l'origine et d'en découvrir les effets.

Cette réforme par les principes est comme un traitement intérieur du sang. Sans elle, toutes les autres réformes sont comme des cataplasmes ; elles ne peuvent produire que des effets apparents, tout superficiels et bien éphémères.

Voilà pourquoi nous plaçons la formation philosophique au-dessus de l'orientation professionnelle, de l'éducation physique et morale. Seuls les véritables esprits philosophiques sauront organiser d'une façon judicieuse et efficace, l'orientation professionnelle et, grâce aux idées saines qu'ils répandront et qui, peu à



peu, réformeront les mentalités, feront accepter cette orientation aux parents.

Seuls les instituteurs qui auront été bien formés philosophiquement au collège grâce à ce programme, comprendront la nécessité de l'éducation de tout l'homme, assez pour en avoir le souci et ne rien négliger pour l'assurer : culture physique, formation du caractère, saine curiosité qui maintient le contact avec la réalité de la nature et empêche l'instruction d'être trop livresque, la nécessité du jeu, de la récréation joyeuse, de la culture artistique, etc.

Ce n'est pas à dire que tous les élèves qui auront passé par cette classe de philosophie seront des as d'intelligence et de psychologie. Il y aura encore du déchet. Mais ce que l'on peut dire, c'est que, grâce à l'orientation et à la sélection indiquées plus haut, grâce aussi à l'enseignement sain que nous préconisons, nous aurons cessé de travailler d'office à déformer les esprits. Ce sera déjà fort appréciable. Mais l'on peut espérer aussi des résultats positifs. Il est normal qu'un bon arbre produise de bons fruits.

Nous nous sommes placés au strict point de vue naturel, et nous n'avons pas posé la question de l'enseignement confessionnel. Ce serait perdre son temps

de soulever pareille question actuellement. Allons au plus urgent, restaurons l'esprit humain dans toute sa dignité et assurons-lui la vigueur nécessaire et le désir de la lumière. Parlons très net : il sera alors impossible que les esprits éclairés et sincères ne voient pas la nécessité de l'école confessionnelle et qu'ils refusent de l'organiser. « La métaphysique est réactionnaire », dit M. Gilson.

De même, nous avons omis délibérément d'insister sur la nécessité de l'enseignement religieux. L'article le plus urgent du programme de la restauration nationale, est la réforme de l'enseignement de la philosophie. Autrement, la perversion de l'esprit humain continuera, la nécessité des connaissances religieuses ne sera jamais comprise, et, chez ceux qui consentent à les étudier, la foi ne pourra se greffer que difficilement sur une intelligence déformée, « La pensée n'est pas tout ; mais elle vient en tête ». Et la grâce suppose la nature.

5° Enfin et surtout, que l'on cesse de présenter simultanément plusieurs systèmes, mais que l'on vise à l'exposé d'*un* système. « L'Église, qui a été, pendant de longs siècles, jusqu'à la Révolution, la grande



éducatrice du peuple français » [41], a toujours demandé et demande encore de n'enseigner au début qu'un système. Ensuite, « à la lumière de cette philosophie, on étudiera et jugera les divers autres systèmes philosophiques » [42]. Ceci nous fait passer de la réforme du programme à celle de la doctrine.

41. Revue des Deux Mondes, 15 sept. 1942, *Pour une rénovation de notre enseignement*, R. Gillouin.
42. Constitution Apostolique sur les Universités et Facultés d'études ecclésiastiques « *Deus scientiarum* », 24 mai 1931, Tit. III, a. 29.

CHAPITRE VIII

# LA RÉFORME AU POINT DE VUE DE LA DOCTRINE

Quelle doctrine ? La question est délicate, mais d'une importance vitale, et ce serait une capitulation honteuse devant les devoirs que nous impose la vérité, d'éluder le problème.

Disons donc franchement : en vertu des arguments signalés plus haut, ni la philosophie de Descartes, ni celle d'aucun de ses disciples, pas même Henri Bergson ou M. Blondel, mais, pour assurer aux jeunes esprits la formation en profondeur, la philosophie scolastique.

La philosophie scolastique se distingue nettement de la philosophie positive — et, à plus forte raison, de l'histoire de la philosophie —, en ce qu'elle se propose de découvrir et de « savoir, non ce que les hommes ont pensé, mais ce qu'il en est de la vérité des choses » [43].

43. S. Thomas, *In lib. de Cœlo*, lect. XXII.

En philosophie scolastique, disons tout simplement en philosophie, « l'argument d'autorité est de tous le plus infirme » [44]. Car la sagesse « ne reçoit point les documents qu'on lui propose à cause de l'autorité de ceux qui parlent, mais à cause de la raison qui appuie leurs dires ; c'est pourquoi elle reçoit les choses bien établies et rejette les autres » [45].

À la lumière des premiers principes de la raison et avec les données de l'expérience sensible, elle analyse et scrute la nature intime des choses, elle examine l'être, quel qu'il soit, sous les divers aspects de ses quatre causes.

La philosophie scolastique a pu ainsi inspirer une juste terreur aux ennemis de la vérité par la force et la sûreté de sa méthode, et par ces autres qualités que signalait, en 1588, le Pape Sixte-Quint : « Cette cohésion étroite et parfaite des effets et des causes, déclarait-il, cette symétrie et cet ordre semblables à ceux d'une armée rangée en bataille, ces définitions et distinctions lumineuses, cette solidité d'argumentation et cette subtilité de controverse, par lesquelles la lumière est séparée des ténèbres, le vrai distingué du faux, et les mensonges de l'hérésie dépouillés du prestige et des fictions qui les enveloppent, sont découvertes et mises en lumière » [46].

44. S. Th., I, q. I. a. 8, ad 2.
45. *Sup. Boet. de Trinit*, q. II, a. 3, ad 8.



Quel rôle important, quelle influence salutaire n'a-t-elle pas exercés, lorsqu'elle était en honneur, sur la vie intellectuelle et morale des peuples ! Quel trésor n'a-t-on pas perdu lorsqu'on l'a abandonnée parce qu'on n'avait plus le courage d'entendre le langage de la vérité et d'accepter les obligations qu'elle impose !

Pour s'en convaincre, qu'on veuille bien lire attentivement ce témoignage qu'en portait, en 1930, devant l'Académie Pontificale S. Thomas d'Aquin, un Évêque qui devait être bientôt après honoré de la pourpre cardinalice. À moins d'être aveuglé par le parti-pris ou l'ignorance de l'histoire, on est forcé de reconnaître *le rôle de la philosophie dans l'œuvre des Universités* et aussi dans la vie d'un pays et des peuples.

« L'Université est une école de pensée. Elle est aussi le cerveau d'une nation. Elle est une cornue vivante dans laquelle s'élaborent les doctrines, les systèmes et les orientations d'un peuple. La physionomie morale d'un groupement, au milieu de l'humanité, et sa personnalité ethnique, ce qui constituera sa puissance

46. Bulle *Triumphantis*.

précisément humaine, puissance toujours victorieuse et incorruptible, viendra de la qualité de son esprit, du caractère de sa culture spirituelle, partant de son haut enseignement. Telle est la norme.

« Depuis le treizième siècle, le siècle en Europe de la doctrine, comme l'avait été dans le monde ancien celui de Socrate et de ses disciples, les grandes Universités européennes ont servi de baromètre à la civilisation. À l'avance on a pu y lire les pronostics sûrs des variations et des tempêtes sociales. Selon la pureté de leur pensée, elles ont été pour l'humanité des bouillons de culture de l'ordre politique ou de la révolution. Ceci a tenu, en définitive, à la philosophie qu'elles ont cultivée.

« Ajoutons que les sociétés modernes, malgré tant d'orages qui ont abattu les donjons et les dynasties, n'ont pu s'affranchir encore au total des institutions publiques et de la conception morale de la chrétienté, tant les Universités d'antan, par la doctrine qu'elles ont dispensée, avaient marqué à leur empreinte la pensée commune, et façonné inaltérablement les générations et les sociétés pétries de leur enseignement. Des passions mauvaises rendirent celles-ci insensées et cruelles, mais leur sens moral se maintint ou se réveilla à la vivacité des lumières du passé.



« Autre constatation. Les déviations de l'esprit européen ont trouvé dans les Universités leur principe, je veux dire dans la philosophie de ces institutions, le jour où les docteurs rompirent avec les évidences qui en avaient inspiré la création. Et si la civilisation médiévale doit totalement s'affaisser, comme il est à craindre, dans le bolchévisme et la révolution mondiale, c'est que les principes régulateurs de la raison humaine auront d'abord été submergés par l'envahissement du positivisme stérile et du scepticisme dissolvant de la pensée moderne » [47].

Pour constater encore et mesurer la nécessité, la bienfaisance et la vigueur vitale de la philosophie scolastique, notons un fait tout récent et d'une très vaste portée.

En 1936, à l'occasion du troisième centenaire du *Discours de la Méthode*, de René Descartes, l'Académie Pontificale S. Thomas d'Aquin organisa à Rome, du 23 au 28 novembre, un congrès mondial auquel prirent part des représentants autorisés de tous les grands centres intellectuels de l'univers catholique. Autour du Cartésianisme qui fut le thème de fond des recherches, les congressistes durent examiner trois

47. *Le rôle de la philosophie dans l'œuvre des Universités catholiques*, cardinal Villeneuve.

grands problèmes d'une importance vitale : le problème fondamental de la connaissance ; la question des rapports de la philosophie avec les sciences physico-chimiques ; et les relations nécessaires de la philosophie avec la religion.

Le Secrétariat du Congrès a publié les principaux travaux. Il faudrait les examiner pour reconnaître, d'une part, la responsabilité énorme de Descartes dont les erreurs sont à l'origine des déviations « dissolvantes » de la pensée moderne, et, d'autre part, le rôle bienfaisant que la philosophie scolastique a joué dans les Universités catholiques et dans toute l'Europe au Moyen Âge, rôle qu'elle pourrait bien exercer encore aujourd'hui, s'il se trouvait des hommes assez fortement avides de vérité et convaincus de son absolue nécessité pour la remettre en honneur.

## QUEL SYSTÈME ?

Mais parmi les différents systèmes scolastiques, lequel choisir ?

Nous n'avons pas à faire ici l'éloge du Thomisme. Nous ne saurions mieux faire que de renvoyer aux immortelles Encycliques « *Aeterni Patris* » (1879)



de Léon XIII, et « *Studiorum ducem* » (1923) de Pie XI.

Ces documents sont à lire et à méditer. « Entre tous les Docteurs scolastiques, affirme Léon XIII, brille d'un éclat sans pareil, leur prince et maître à tous, Thomas d'Aquin, lequel, ainsi que le remarque Cajetan, pour avoir profondément vénéré les Saints Docteurs qui l'ont précédé, a hérité en quelque sorte de l'intelligence de tous...

« Ajoutons à cela que l'angélique Docteur a considéré les conclusions philosophiques dans les raisons et les principes mêmes des choses : or, l'étendue de ces prémisses et les vérités innombrables qu'elles contiennent en germe fournissent aux maîtres des âges postérieurs une ample matière à des développements utiles, qui se produiront en temps opportun. En employant, comme il le fait, ce même procédé dans la réfutation des erreurs, le grand Docteur est arrivé à ce double résultat, de repousser à lui seul toutes les erreurs des temps antérieurs, et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles qui ne manqueront pas de surgir dans l'avenir ».

Nous pouvons citer, en entier maintenant, le paragraphe, signalé plus haut, de la Constitution « *Deus scientiarum* » : « À la Faculté de Philosophie, on

exposera la philosophie scolastique, de manière que les auditeurs en possèdent une synthèse complète et rationnelle, suivant la méthode et les principes de saint Thomas d'Aquin. À la lumière de cette philosophie, on étudiera et jugera les divers autres systèmes philosophiques » [48].

Remarquons qu'il ne s'agit pas d'étudier la philosophie de saint Thomas d'une façon exclusive. Il faut, pour assurer une formation véritable et sérieuse, commencer par l'étude d'*un* système, celui du Docteur Angélique ; puis, la formation philosophique de base étant assurée, l'esprit étant muni de principes qui lui permettent de filtrer la part de vérité contenue dans d'autres systèmes, alors « à la lumière de cette philosophie, demande Rome, on étudiera et jugera les divers autres systèmes philosophiques ». Voilà la seule méthode vraiment rationnelle et vraiment sûre. Cette sûreté dans la méthode est une aide à la liberté, non une entrave. À chacun ensuite de revoir ses bases et de faire des comparaisons entre le système qui a servi à son initiation philosophique et les autres systèmes qu'il examine plus tard.

Notons de plus que l'Église n'a jamais eu l'intention de nous faire accepter « des subtilités vaines qui peuvent se trouver chez les docteurs scolastiques, non plus que des théories (v. g. au sujet de l'astronomie ou de la physiologie) inconciliables avec les certitudes acquises depuis lors par la pensée philosophique ». C'est S. S. Léon XIII lui-même qui le déclare dans *Aeterni Patris* : « Nous n'entendons nullement les proposer à l'acceptation de notre siècle ».

48. Constitution « *Deus scientiarum* ».



Il s'agit d'abord et avant tout de la formation philosophique des esprits. Non seulement « la défense et l'honneur de la Foi catholique, mais aussi le bien de la société » l'exigent, ajoute Léon XIII.

Un témoignage tout récent du R. P. Sertillanges, O.P., trouve sa place naturelle ici. Il résume tout. « Dans saint Thomas, écrit-il, il y a des parcelles d'erreur ; il y a les enfantillages de son temps ; il y a les défaillances humaines ; mais il tient le vrai, comme la boussole tient le nord, tout en vibrant sur son pivot et en faisant quelquefois la folle... Saint Thomas n'exagère jamais. Je ne sache pas de notion à laquelle il ait fait un sort aux dépens d'une autre. Ce qui le retient, c'est le vrai, et il n'y a pas de degrés dans le vrai » [49].

49. *Lumière et périls du bergsonisme*, A. D. Sertillanges. p. 13, 17.

« On disait de Claude Bernard, au moment de sa mort, ajoute-t-il, qu'il avait été non un physiologiste, mais la physiologie même. Volontiers je dirais de saint Thomas d'Aquin qu'il n'est pas un philosophe seulement, mais qu'il incarne quasiment en soi la philosophie éternelle, cette *philosophia perennis* qui est la perpétuelle recherche des hommes » [50].

50. Sertillanges, op. cit., p. 10.

CHAPITRE IX

# QUI PEUT ET DOIT RÉALISER CES RÉFORMES ?

Qui donc peut et doit réaliser cette réforme au double point de vue du programme et de la doctrine ?

Voilà une autre question encore plus délicate que les précédentes.

Souscrirons-nous au jugement très sévère que M. René Benjamin porte sur les chefs [51] ?

Dirons-nous que tous ceux qui n'ont pas eu l'avantage d'acquérir une véritable formation philosophique hors de France, ont été infectés par la fausse philosophie moderne, y compris les ecclésiastiques qui trouvent Bergson et M. Blondel plus *intéressants* que saint Thomas ?

Combien, par défaut d'esprit philosophique, n'ont pas soupçonné l'extrême nocivité d'aberrations telles que l'école gratuite, l'école laïque, la course aux di-

51. Benjamin, *op. cit.*, p. 48.

plômes, l'égalité d'aptitude chez tous les élèves, l'enseignement secondaire des filles assuré par les mêmes programmes que ceux des garçons, le mépris du métier, enfin et surtout, l'enseignement de la philosophie tel que dispensé depuis quarante ans. Alors ils auraient manqué de la sagacité nécessaire pour discerner la vraie source du mal, et ils n'auraient pas eu de convictions suffisamment fortes pour accepter ou entreprendre, à cause du culte et de l'attachement dus aux principes, la lutte contre les francs-maçons et tous les agents de ténèbres.

Il eût fallu protester et entreprendre la lutte dès le début, car dès que l'œuvre déformatrice de l'enseignement a pu commencer à s'organiser et à produire ses fruits, les nouveaux hommes perdaient la clairvoyance nécessaire pour discerner le mal et la force pour l'enrayer. « Ce sont les idées, en effet, remarque un grand homme d'État, qui gouvernent et dirigent les peuples. Ce sont seulement les grands hommes qui ont de grandes idées, et nous n'avons pas de grands hommes parce que nous ne savons pas les former par nos méthodes actuelles d'éducation » [52]. Ce jugement semble avoir été formulé pour la France.

52. *Salazar*, G. Chesnelong (Baudinière, 1940), p. 40.



Les faits comparés du passé et du présent montrent, en effet, à l'évidence, la supériorité de nos devanciers. Il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'aux Pères de l'Église qui prenaient leur responsabilité de chefs, et qui affirmaient les principes de la façon la plus nette et la plus vigoureuse malgré les menaces d'exil ou de persécution. L'histoire du siècle dernier nous offre encore d'admirables exemples de courage.

En 1831, Lacordaire, Montalembert et de Coux, faisaient intentionnellement « une histoire » autour de la question de l'École libre, afin d'être traduits en police correctionnelle et de saisir l'opinion publique [53]. De son côté, Mgr Dupanloup, en 1867, devant le projet du Ministre de l'Instruction Publique, Duruy, de créer des lycées de jeunes filles, résistait de toute son énergie et jusqu'au bout par des lettres tantôt à tous ses collègues dans l'épiscopat, tantôt au Ministre lui-même et à ses partisans [54].

Mais, depuis le début de ce siècle, on a assisté à des violations des plus honteuses du simple droit naturel — la liste en serait longue —. Elles n'ont pas provoqué de protestations vigoureuses, de levées en

53. *Histoire générale de l'Église*, F. Mourret, t. VIII, p. 283-285.
54. *Un siècle de l'Église de France*, Mgr Baunard, p. 120.

masse. Parfois, une voix isolée se faisait entendre. Ainsi, après la suppression au programme dit de garantie, de l'article relatif aux Devoirs envers Dieu (25 février 1923), « l'Instituteur français constatait avec tristesse que, parmi les nombreuses publications pédagogiques, seuls la Revue de l'École et lui protestaient » [55].

On a remarqué l'application constante et totale du principe démocrate : « *Jamais assez de charité, jamais assez de bonté, de générosité, etc... Tout ce qui peut diviser doit être évité* », et surtout « *Pas d'histoires...* »

Il faudrait citer ici en entier le remarquable article que le R. P. Le Bartz vient de publier sous ce titre dans *La Croix* du 12 février 1943. « Ce n'est pas seulement une résignation silencieuse qui est demandée au chrétien ; un conformisme de bon aloi qui lui permettrait de conduire tranquillement sa barque sans heurts et le tiendrait quitte s'il évite le naufrage ; une courtoisie dans les manières qui, en lui attirant les sympathies, l'aiderait à mener une vie calme et humainement heureuse... Il y a des causes pour lesquelles il vaut la peine de se battre et de souffrir, des idées pour lesquelles il est noble de mourir... « *Pas d'histoires...* »

55. Tavernier, *op. cit.*, p. 275.



On connaît la formule au nom de laquelle on voudrait justifier des bassesses et des lâchetés ; la fuite de ses responsabilités d'homme, de chef de famille, de citoyen, de chef : « *Pas d'histoires...* » Avec de pareils slogans on forge une mentalité de pleutres et de timorés, on fabrique des Judas et des Pilates. Mais on ne trempe pas les caractères, on ne redresse pas les consciences, on ne durcit pas les volontés, on ne forme pas des hommes, on n'éduque pas des chrétiens ».

En capitulant, sous un faux prétexte, devant les devoirs qu'impose la vérité, on se trouve à céder le pas à ceux qui sont mûs par la raison de la force, et l'on se condamne d'avance à être un jour sous la conduite de chefs aveugles et dangereux. L'histoire du dernier demi-siècle montre clairement que cette conséquence, avec toutes les autres qu'elle comporte, est inévitable.

Qui dont peut et doit réaliser la réforme de l'enseignement de la philosophie au double point de vue du programme et de la doctrine ?

Ce réformateur devra posséder un caractère très énergique. Les luttes qu'il aura à livrer ne seront ni faciles ni douces. Car les ennemis de la lumière auxquels il devra inévitablement déplaire, ne souffriront ni d'être supplantés, ni surtout d'être démasqués.

La force de caractère nécessaire pour mener la lutte

jusqu'au bout, et surtout pour la bien mener avec sagesse et prudence, devra être assurée chez lui par la formation philosophique que nous préconisons et une envergure d'esprit supérieure. Il devra avoir des convictions lumineuses et inébranlables sur la primauté du bon sens sur la méthode, des principes sur l'action, du raisonnement sur l'intuition, de l'intelligence sur la volonté. Il sera absolument convaincu de cette vérité, que la vie du pays dépend de la lumière de la vérité, que la vie de l'esprit des citoyens doit être réglée par des principes pour pouvoir se garder saine et se développer, et qu'il appartient à l'enseignement de la philosophie de répandre une doctrine vraie et des principes sûrs afin d'assurer ou, du moins, de favoriser le plus possible la santé intellectuelle et morale du peuple à tous les degrés de l'échelle sociale.

Ce réformateur est-il possible ? Peut-il être trouvé et obtenu ?

Nous nous le représentons volontiers comme un autre Salazar, dont l'éducation repose sur une « solide formation philosophique (couronnée même par trois ans de théologie). Ce chef merveilleux qui fait l'admiration de tous les gouvernants, s'est familiarisé, dès sa jeunesse, avec la pensée de saint Augustin et de saint Thomas, et avec celle des grandes Encycliques pontificales, lesquelles ne font, en somme, que développer et adapter aux besoins des temps modernes la doctrine des Pères et des Docteurs de l'Église » [56].



Comme le Chef du Gouvernement portugais, et grâce à la sagacité de son esprit philosophique, le réformateur que nous désirons découvrira vite la nature réelle de la maladie dont souffre l'Europe et la France en particulier, qui est « une maladie de l'esprit » [57].

Il reconnaîtra, d'une part, les devoirs de l'État à l'égard de la vérité [58], et l'impossibilité pour lui de rester neutre devant elle. « L'indifférence à propos d'un principe équivaut, en effet, à la négation de ce principe et, bien souvent, le silence pèse autant que l'erreur » [59]. D'autre part, il remplira ses devoirs vis-à-vis du peuple en employant, au « lieu du langage de la vérité officielle », dont trop de gouvernements font usage, « le langage officiel de la vérité » [60]. Le respect de la vérité et du peuple impose ces devoirs.

L'intérêt des gouvernants et de tout le pays l'exige

56. Revue des Deux Mondes, 1er nov. 1942, *Salazar et la politique de l'esprit*, J. de Bivort de la Saudée.
57. *Le Portugal et la crise européenne*, O. Salazar, p. 137.
58. Salazar. *Discours sur le Confessionnalisme de l'État*, prononcé à Coimbre en 1925, cité par J. de Bivort de la Saudée, p. 55.
59. *Une révolution dans la paix*, Oliveira Salazar (Flammarion, 1937), p. XXVII.
60. *Ibid.*, p. 48.

aussi. « C'est une grande illusion, a-t-on écrit, de croire que l'on peut conserver la direction des cœurs et des volontés quand on a perdu celle des esprits ». C'est le devoir de l'Université, particulièrement de la philosophie, de les éclairer et de les guider.

Ce réformateur est-il possible ? Peut-il être trouvé et obtenu ? Celui qui a délivré le Portugal de la révolution, qui s'applique à remettre en honneur et à réaliser, à l'admiration du monde entier, l'état d'esprit de la chrétienté médiévale, semble avoir été donné par Notre Dame de Fatima.

La France peut-elle en attendre un passivement, ou doit-elle s'efforcer de le mériter ? Elle doit au moins le désirer et le demander.

Nous ne saurions adresser au ciel de plus belle, de plus urgente prière que d'appeler de tous nos vœux ce réformateur. À lui de refaire, au double point de vue du programme et de la doctrine, un enseignement de la philosophie qui, loin de continuer à donner la mort à la France, soit la condition absolument indispensable et le gage certain de sa santé et de sa vigueur intellectuelle et morale, et aussi de son rayonnement et de son apostolat dans le monde.

# POSTFACE

Pour être convenable, une préface s'écrit en dernier lieu. Nous laisserons donc ici, en leur lieu propre, les remarques qui viennent à la fin par ordre de temps : deux courtes notes en guise de postface.

*
* *

La charge contre les auteurs du programme a paru violente à plus d'un esprit pacifique. On ne nous a pas suggéré d'adoucir le ton. Mais plusieurs auraient voulu que nous mettions davantage en relief l'influence que les doctrines ont exercée sur ces hommes. « Le plus grand nombre de ces malheureux, avons-nous écrit, est sans doute autant à plaindre qu'à blâmer. Ils ont cédé à des courants d'idées ou à des meneurs dont ils devenaient une proie facile à cause de leur manque de convictions » (p. 56).

L'on doit pourtant admettre que ces hommes portent leur responsabilité. Leur ignorance ou les influences extérieures, sans doute, en diminuent la gra-

vité. Mais c'est excessif de vouloir, à la suite de Lombroso, excuser tout malfaiteur. L'on ne saurait aboutir ainsi qu'à la négation de toute liberté et de toute responsabilité.

Notre but a été d'examiner les faits et leurs causes, afin d'aviser aux remèdes efficaces. Nous avons découvert, à l'origine des programmes que nous dénonçons, des intentions très nettes, très explicites et bien arrêtées. C'est un fait dont nous devons tenir compte. Pour corriger pareil programme, nous nous trouverons en opposition d'idée et d'intention avec un fort groupe. Si nous voulons arriver à réaliser une vraie rénovation de la France, nous devons savoir que la lutte est inévitable et nous y préparer.

*
* *

Beaucoup diront aussi : « Pareille réforme, même opérée par un nouveau Salazar que le Chef de l'État, comme le Président Carmona, pourrait avoir le mérite de découvrir, ne sera jamais possible en France ! »

La lutte, croyons-nous, est inévitable. Cependant, elle ne doit pas être recherchée ou provoquée.

Pour réaliser *une révolution dans la paix*, il ne suffit pas de ne pas recourir aux armes ou à la force. Le



réformateur avisé doit, autant que possible, s'abstenir encore de heurter l'opinion publique. Loin de la choquer, il doit procéder de façon à lui faire désirer les différents points de son programme.

Une législation complète sur ces réformes, si elle était livrée tout entière et d'un seul coup à l'Officiel, ferait hurler les sectaires et bêler les moutons. En un instant, le courant de l'opinion deviendrait assez fort pour la détruire.

Non, il faut aller lentement. On commence par un collège, que l'on organise conformément au programme désiré pour tous les collèges, puis deux collèges, confiés à des maîtres éminents par leur formation philosophique. En attendant de pouvoir en grouper un certain nombre en une Académie, ou de fonder une Université, on préparera des maîtres en favorisant les études supérieures dans les grandes Universités où la philosophie thomiste est le plus en honneur (Rome et Louvain, par exemple). Puis l'on accordera à ce ou à ces collèges toute l'attention, tout le soin que mérite et qu'exige une pépinière. Le but est d'obtenir que, par la doctrine enseignée, l'organisation de ses programmes, et surtout par la formation en profondeur de ses élèves, ce Collège s'impose à l'attention, puis à l'admiration de toutes les personnes qui en entendent

parler. Ces personnes d'ailleurs deviendront de plus en plus nombreuses, grâce au rayonnement que ce Collège exercera par chacun de ses élèves et de ses anciens élèves.

D'autres villes alors, d'autres Départements demanderont à être dotés d'un collège du même genre. Grâce aux nombreux boursiers envoyés à l'étranger, les cadres seront prêts et les autorités pourront répondre aux demandes. Encore ici, il faudra aller lentement par souci d'assurer surtout la qualité de la formation. Mais, peu à peu, l'organisation se généralisera, et bientôt le moment opportun sera venu de faire connaître toute la législation qui, non seulement protège et favorise ces Collèges, mais impose partout le même programme sans violer les droits naturels des familles et des enfants.

Pareille réforme sera longue. Les agents du mal ont mis près d'un siècle à accomplir leur œuvre. Et le bien est plus difficile à faire que le mal. Mais la chose en vaut la peine. La tâche est immense., mais elle est d'une absolue nécessité vitale pour le pays.

*Veritas liberabit vos.*

**En plus des ouvrages signalés dans les notes au bas des pages, on pourra consulter aussi avec le plus vif intérêt :**

*La philosophie de saint Thomas*, A.-D. Sertillanges, O. P., 2 vol. (Aubier, 1940).

*La pédagogie des Jésuites*, F. Charmot, s. j. (Spes, 1943).

*La pensée captive, ou la grande pitié des élèves de France*, J. Bezard (Vuibert, 1930).

*Les études classiques et la démocratie*, A. Fouillée (Colin, 1912).

*La réforme de l'enseignement par la philosophie*, A. Fouillée (Colin, 1910).

*Psychologie de l'éducation*, Dr G. Le Bon (Alcan, 1934).

*Histoire de la Franc-Maçonnerie française*, Marquès-Rivière.

PHILOSOPHIE ET PROBLÈMES CONTEMPORAINS

## NOS DROITS MINORITAIRES

**Wilfrid MORIN, ptre**

*Nos droits minoritaires,* œuvre posthume, considère d'abord *La nation, sujet de droit* pour disserter longuement sur *Les minorités et le droit international* et sur le *Fondement juridique des libertés culturelles.* Dans une dernière partie, l'auteur fait une application pratique aux *Minorités françaises au Canada.* Le meilleur ouvrage probablement sur les minorités devant le droit international.

431 pages : $1.50 (franco : $1.65)

## L'HOMME CONTEMPORAIN ET LE PROBLÈME MORAL

**R. P. Gérard PETIT, c.s.c.**

*L'homme contemporain et le problème moral,* s'il n'omet pas l'étude critique des faux systèmes responsables en partie de la dissolution de l'esprit moderne, poursuit surtout un but essentiellement positif. Face à notre situation éthique, il étudie les problèmes philosophiques que suscitent nos vies morales, les fondements qui les sous-tendent, les principes qui doivent les diriger, les divers facteurs qui peuvent, par le libre engagement de notre centre spirituel, nous assurer la plénitude d'efficacité et de beauté morales.

636 pages : $2.00 (franco : $2.20)

## LA CULTURE MODERNE EST-ELLE EN PÉRIL ?

**André J. KRZESINSKI**

Un sujet de la plus brûlante actualité traité par un des plus profonds penseurs dont s'honore la Pologne. En vérité, il y a peu d'hommes dans le monde d'aujourd'hui qui soient aussi qualifiés que le Dr Krzesinski pour faire le procès de l'âme moderne, passer au crible la culture moderne, en séparer le vrai du faux.

Une étude magistrale sur un problème angoissant. Un appel claironnant à la conquête de soi-même et du destin.

212 pages : $1.25 (franco : $1.35)

*Notre nouvelle adresse :*

**FIDES — 25 est, rue Saint-Jacques — Montréal**

Philosophie et problèmes contemporains

—

JACQUES LARIVIÈRE

—

LA RÉFORME DE L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE EN FRANCE

7128

FIDES
MONTRÉAL
1945